

# La Vie Canadienne

QUEBEC  
26 Septembre 1918

REVUE HEBDOMADAIRE

TOME I  
No 12

RELIGION—POLITIQUE—SCIENCES—ARTS



# LA VIE CANADIENNE

LA VIE CANADIENNE est publiée à Québec et imprimée aux ateliers de la Cie de l'Événement,  
30, rue de la Fabrique ; nom de l'éditeur : J.-E. Barnard.

## SOMMAIRE

En passant.....	Divers	Un mot d'histoire ancienne.....	X
Salut matinal à la nature.....	Un Ecolier	Transfusion du sang.....	Léon Daudet
Desseins de la Providence.....	J.-A. Lander	L'appel de la Terre (Suite).....	Jean Sainte-Foy
Les deux camps.....	René Bazin	Le monument Hébert.....	l'abbé Elie-J. Auclair
La semaine liturgique.....	l'abbé J.-A. D'Amours	Les faits de la semaine.....	Joinville
Les histoires de Jean Lander.....	Ernest Hello	Une semaine de guerre.....	A. Gobeil
Patte-Blanche.....	Jean Lander	Echos et commentaires.....	Le Liseur

## “ L'ÉVÉNEMENT ”

Fondé en 1867

### Quotidien et Hebdomadaire

L'Événement a célébré le 17 mai 1917 le cinquantième anniversaire de sa fondation.

L'Événement est le doyen des journaux français du Canada.

La position de l'Événement sur le rocher de Québec est plus solide que celle de n'importe quel autre journal local. Sa circulation augmente constamment. Ses annonces prennent de la valeur de jour en jour.

Mais c'est surtout par la qualité de sa clientèle que se distingue l'Événement. Au point de vue social, au point de vue des affaires, au point de vue des idées, nos annonceurs n'auront jamais qu'à se féliciter d'avoir lié connaissance avec nos fidèles lecteurs.

### IMPRIMERIE GÉNÉRALE

Impressions et Reliure de 1<sup>ère</sup> classe

**Spécialité:** FACTUMS  
OUVRAGES DE LUXE

Notre matériel et nos presses sont les plus modernes.

DEMANDEZ NOS PRIX TÉLÉPHONE 860

30, de la Fabrique, - - Québec.

TELEPHONE Administration 860  
“ Rédaction - 959-7185

NON  
RUSTABLE  
**D & A**  
CORSET

Ce n'est plus un secret pour personne que les dames les mieux habillées ont pris l'habitude de se corseter avec le “D & A” et, c'est grâce à ce plus parfait des corsets qu'elles sont devenues élégantes même dans leurs toilettes les plus simples.

Demandez-le à votre corsetière.

L'air fait beaucoup la chanson,  
Le corset fait beaucoup la femme.



# La Vie Canadienne

REVUE HEBDOMADAIRE

TOME I

QUEBEC, 26 SEPTEMBRE 1918

No 12



## EN PASSANT



### “Le Canada français”

NOUS saluons avec joie le premier numéro du *Canada français*, dont nous annonçons l'apparition dans notre dernier numéro.

Joli d'aspect, varié en ses articles, dont un de l'hon. Thomas Chapais sur “les débuts du régime parlementaire”, et un autre de M. l'abbé Camille Roy, le directeur distingué de la revue universitaire, sur “Pamphile LeMay”, sont particulièrement intéressants, le *Canada français* mérite les encouragements et déjà aussi les félicitations de tous ceux qui s'intéressent au mouvement intellectuel de chez nous et à nos institutions d'enseignement supérieur.

Nous offrons au *Canada français* nos modestes félicitations avec nos vœux les plus sincères et les meilleurs.

### Inquiétude bien fondée

“IL faut que, durant la guerre elle-même, subsiste au cœur des nations un certain degré de confiance dans les dispositions morales de l'ennemi. Autrement toute paix serait impossible et les hostilités dégénéreraient en guerre d'extermination.”

C'est là un avertissement de Kant, que les Allemands avaient complètement oublié et dont ils commencent à se souvenir. Tant qu'ils ont pensé pouvoir imposer la paix à l'Europe après l'avoir écrasée, tant qu'ils ont cru avoir la force matérielle et brutale de leur côté, ils ne sont nullement occupés de dispositions morales, ni des leurs, ni de celles de leurs adversaires.

Maintenant que la force brutale leur manque, ils prêchent la confiance pour pouvoir l'invoquer ensuite. Quand ils n'en peuvent plus de massacres et de crimes, ils font : Camarades !

Malheureusement pour eux, même alors, quand on connaît leurs trop longs et trop nombreux antécédents, il ne faut pas leur accorder confiance. Il faut prendre toutes ses précautions. La justice et la prudence ne permettent pas d'avoir confiance dans les dispositions morales de l'Allemagne. Il faut tout craindre, au contraire, de ses dispositions immorales.

Est-ce à dire qu'il faut les écraser? Non, cela n'est pas nécessaire, si par *écraser* on entend ruiner tout leur pays et massacrer ses habitants. Mais il faut les vaincre et les soumettre. Impossible d'avoir confiance en la soumission qu'ils feront ou promettent de faire eux-mêmes. Il faut que cette soumission soit assurée par d'autres que par eux, c'est-à-dire par l'autorité et la force des alliés.

L'Allemagne, par sa faute, par l'accumulation de ses crimes froidement délibérés, s'est mise elle-même dans la condition de se voir refuser justement toute confiance dans ses dispositions morales.

Pour n'avoir voulu croire qu'à la force, elle met les puissances qui défendent le droit dans la nécessité absolue de lui imposer le seul frein qu'elle admette : la force. Voilà où l'a conduite la criminalité de ses principes immoraux et de ses actes criminels.

S. D.

### Trompeur trompé

SUR la situation très difficile causée à l'Allemagne et aussi, bien qu'à un degré moindre, à tous les Alliés, par les mensonges accumulés de l'Allemagne et par l'impossibilité où se trouvent ceux qui auront à traiter avec elle d'ajouter foi à ses dires, la chronique diplomatique de l'*Univers* fait des observations utiles à rappeler :

“L'Allemagne n'a lutté que pour les annexions désirées par l'appétit pangermaniste. C'est une thèse, mais, pour ne pas soulever la réprobation, la terreur, la haine et la coalition du monde, il fallait vaincre vite ou dissimuler son appétit. Elle n'a pas pu.

“Sa diplomatie astucieuse, mais grossière, ne connaît que le mensonge enfantin et l'intimidation brutale. Elle n'a pas su faire que les faits ne démentent pas trop grossièrement ses paroles et ne rendent pas impossible la tâche de ses agents officieux.

“Elle a parlé, aux heures de jactance, un langage obscur vis-à-vis de la Belgique. Elle a parlé du droit des peuples, mais elle a déclaré hors de cause la Prusse polonaise, mis en demi-tutelle l'Ukraine asservie et prétendu conduire la Finlande comme une province. Elle a proclamé qu'elle ne cherchait pas d'annexion,

mais s'est annexé l'Esthonie, la Livonie et la Courlande. Elle a commis les fautes irréparables de Brest-Litowsk et de Bucarest, et celle non moins irréparable de von Lichorn à Kief. Elle a jeté le masque. Et, comme sa force s'écroule, elle ne peut plus trouver d'argument pour sa défense."

En d'autres termes, parmi les causes de sa déconfiture, l'Allemagne devra mettre, avec sa cruauté inhumaine, ses grossiers et constants mensonges, fruits de son subjectivisme, de son égoïsme, de son orgueil.

S. D.

### La transfusion du sang

JE viens d'assister à un spectacle extraordinaire; j'ai, à l'occasion d'un petit voyage, traversé une des régions de la France où sont concentrés et perfectionnés les soldats américains, avant d'être envoyés au front. Imaginez, pour l'enthousiasme, une croisade, pour l'organisation, une immense ruche industrielle en plein rendement.

Les trains se succèdent sans relâche et se croisent: ceux qui descendent des bases de débarquement, comblés d'une jeunesse ardente, disciplinée et qui chante de tout son cœur. Ceux qui montent vers le feu et le risque, où une nuance de gravité quasi religieuse n'empêche pas les élans joyeux de ces natures libres et franches. Car il suffit de voir ces beaux combattants, souples et musclés, aux visages expressifs, aux yeux d'enfants heureux, pour comprendre qu'ils se meuvent dans un grand rite, qu'il y a devant leur âme une attraction sacrée. La fibre la plus profonde de l'honneur national a vibré en eux, à la minute historique où elle devait vibrer, et cela est sensible à la communion de ces efforts, de ces mouvements, de ces voix. Quand des camarades français ou anglais passent dans des wagons poussiéreux, lourdement chargés en plein soleil, les Américains poussent des vivats modulés et aigus, où il y a comme l'appétit de la bataille. Ils viennent de loin pour une noble besogne, et leur intention sonne dans leurs cris. Quelle franche cordialité ! Aux habitants ils offrent leurs conserves, leur pain, des cigarettes, avec un geste charmant qui signifie : "Ne sommes-nous pas frères?" Ils sont pleins d'attention pour les femmes, quel que soit leur âge et pour les enfants; dans un coin de gare, en pleine nuit, quelques malheureux gosses, d'une famille de réfugiés, dorment à même le sol, pareils à de petits anges noirs de poussière et de charbon. Deux officiers américains passent. Ils s'arrêtent, regardent, hochent la tête, et, sans mot dire, jettent sur les jeunes dormeurs les grands manteaux qu'ils portaient sur le bras. Puis ils vont s'asseoir un peu plus loin et restent là deux heures, immobiles, malgré la fraîcheur de l'aube, guettant avec attendrissement leurs protégés, désormais bien au chaud.

Voici un camp d'aviation au jour tombant. Les monoplans et les biplans se poursuivent dans un ciel léger, qui a tous les reflets de la perle. Un aviateur français de vingt-neuf ans, qui instruit les Américains m'explique: "Ce sont de remarquables élèves, d'une docilité et d'une modestie exemplaires. Ils apprennent rapidement, retiennent tout et leur reconnaissance envers leurs instructeurs est extrême. Ils brûlent de venger la France dévastée. On leur a fait des récits, d'ailleurs exacts, des saccages commis par les Boches, ces jours derniers, au cours de leurs retraites. Ils s'étonnent que notre haine, réelle je vous en réponds, et solide, ne s'exprime pas davantage. Ils nous prennent les mains "*punir ensemble... châtement ensemble*". Ils accourent ici en redresseurs de torts, et leur dévouement est sans limites. "Ce peuple, qu'on croyait des gens d'affaires, est d'un idéalisme passionné, d'une abnégation frénétique." Celui qui me parle ainsi en est à sa troisième chute. Entièrement scalpé, il porte encore les marques et coutures de son terrible accident. Il murmure : "Les Allemands sont perdus cette fois, complètement perdus. Ces jeunes Américains sont un flot qui submergera tout. Quels conscrits... et quel outillage !".

Ailleurs voici les trains sanitaires modèles, avec la grande croix rouge et les lettres majuscules U. S. A. Vastes et confortables hopitaux roulants, sans cesse ventilés, désinfectés et perfectionnés, ils montrent ce que peut la méthode associée à l'hygiène et à la volonté de limiter les pertes en vies humaines et les maux de la guerre autant qu'il se pourra. Spectacle émouvant, deux jeunes blessés américains, étendus sur des civières, pâles et frissonnants, serrent les mains des camarades français et anglais, auxquels ils distribuent leur tabac, avec des grimaces qui disent la souffrance. Chromo tant que vous voudrez, mais j'ai eu les larmes aux yeux en voyant trois grands peuples en armes aussi profondément unis par la douleur. Au Français, à l'Anglais toujours valeureux, mais qui ont tout de même quatre années de guerre, et d'une terrible et épuisante guerre dans leurs bottes, l'Américain apporte son sang neuf. Il s'agit d'une immense transfusion ethnique, accomplie face au barbare et sous le feu de l'ennemi. Les résultats de cette transfusion commencent déjà à se faire sentir dans tous les domaines, industriel, économique, financier, et surtout sur les champs de bataille. Les vieux combattants, voyant arriver cette glorieuse rescousse, comprenant sa valeur et sa vigueur, ont senti leurs forces renaître. L'espérance, la certitude de la victoire — et j'entends d'une victoire complète par l'écrasement final de l'Allemagne maudite — sont remontées, d'un seul bond, jusqu'au niveau prodigieux du début. Je ne sais pas si jamais le monde a connu un spectacle aussi grand ni d'un pareil exemple.

LEON DAUDET.

—L'Action Française.



## Salut matinal à la nature

Salut, beau ciel d'azur,  
Et vous, astres sans nombre,  
Qui scintillez dans l'ombre,  
Dans le firmament pur !

Salut, clarté féconde,  
Soleil au doux rayon  
Qui luit à l'horizon !  
Viens éclairer le monde.

Salut, bois enchanteurs !  
Salut, hautes montagnes,  
Et vous, vertes campagnes,  
Espoir des moissonneurs !

Salut, fleuves limpides !  
J'entends vos grandes eaux  
Bruire en roulant leurs flots .  
Dans leurs courses rapides.

Salut, humbles ruisseaux  
A l'onde claire et pure,  
Dont le faible murmure  
Ressemble aux chants d'oiseaux !

Salut, fraîche rosée  
Qui brilles à mes yeux .  
D'un éclat merveilleux  
Sur la plante argentée !

Salut, esprit des vents !  
De votre aile invisible  
J'aime le bruit terrible  
Et vos plaintifs accents.

Salut, salut encore  
A ces petits oiseaux  
Qui chantent dès l'aurore  
Sur les frêles roseaux !

Venez, enfants des hommes :  
Avec nos mille voix  
Tous, tous tant que nous sommes,  
Louons le Roi des rois.

Que devant ses merveilles,  
Mon cœur, tu te réveilles,  
Pour bénir le Seigneur,  
Notre Dieu créateur !

UN ECOLIER.



## DE NOTRE DESTINÉE



## Les desseins de la Providence



ON trouvera dans la "Semaine liturgique" du présent numéro, une page réconfortante de Baronius sur la vocation surnaturelle de la France, et une prière liturgique que nous devrions réciter à notre intention, nous Canadiens-Français. Cette citation et cette prière doivent nous rassurer sur notre propre vocation nationale, qui ne paraît pas substantiellement différente de celle de notre mère, qui nous paraît plutôt, à la lumière de notre histoire, être la même.

Rappelons-nous Jacques Cartier plantant une grande croix à Gaspé, y attachant l'écusson du roi de France et faisant lire aux sauvages ébahis une page de l'Évangile. C'est la première page, le frontispice superbe de notre histoire. N'y voyons-nous pas un premier indice de notre vocation ?

Trois quarts de siècles après, c'est Champlain : un vrai mystique autant qu'un politique, qui estimait plus le salut d'une âme que la conquête d'un royaume.

Quelle fut l'intention bien manifeste du fondateur de la Nouvelle France ? Écoutons ici la voix du chef de l'Église canadienne, Son Eminence le Cardinal Bégin. Personne n'est mieux désigné et n'a plus d'autorité que lui pour interpréter le sens de notre histoire et parler au nom de la grande famille canadienne-française.

Voici ce que disait Son Eminence, dans sa lettre pastorale pour le troisième centenaire de l'établissement de la foi au Canada, des intentions de notre fondateur :

"Sans doute, animé d'un patriotisme ardent, il voulut donner à son pays d'immenses et riches contrées et répandre en Amérique la féconde civilisation française. Mais Champlain n'était pas un conquérant vulgaire, un simple chercheur d'or et d'argent. En fondant une colonie sur les bords du Saint-Laurent, il avait des vues plus élevées, il voulait conquérir les âmes des peuples à son Dieu. Que telles fussent ses intentions, ses œuvres en font foi." Et la lettre de son Eminence cite plusieurs paroles de Champlain confirmant cette assertion, entre autres celles-ci prises de la dédicace de ses voyages au roi Louis XIII : "Vous y verrez pareillement quelle et combien grande est l'espérance que nous avons, après tant de longs et pénibles travaux que depuis quinze ans nous soutenons, de planter en ce pays l'étendard de la croix et de leur enseigner (aux sauvages) la connaissance de Dieu et la gloire de son saint nom."

\* \* \*

Voulons-nous connaître l'esprit qui animait et soutenait les fondateurs de notre colonie française ?

Écoutons ces quelques paroles de la vénérable Marie de l'Incarnation parlant du paradis terrestre de la Nouvelle-France : *Il semble que la ferveur de la primitive Église soit passée dans la Nouvelle-France... Ce qu'on recherche le plus ici, c'est la gloire de Dieu et le salut des âmes; c'est à cela qu'on travaille... Il faut que vous sachiez que les maisons religieuses qui sont ici font une partie des plus considérables de la colonie, et que si une seule quittait, cela serait capable de décourager la plus grande partie des Français, qui n'ont lutté contre le découragement qu'en considération des maisons religieuses et par leur moyen.*

Quand un pays est animé de pareils sentiments et que la religion y tient une telle place, Dieu le maintient et le sauve. Aussi la sainte fondatrice des Ursulines parle-t-elle fréquemment de la Providence qui a fait de vrais miracles pour sauver alors le Canada. Elle parle une fois de deux ou trois miracles que Dieu a faits en faveur de ce pays lorsqu'on le tenait comme désespéré.

Une autre fois, parlant de la paix intervenue avec les Iroquois qui a permis de faire la "récolte des grains, de faucher les prés et de faire la pêche de l'anguille, ce qui a causé une joie universelle à tout le pays", elle ajoute : *En tout cela nous voyons une providence admirable sur nous tous, qui nous fait retirer, lorsque nous pensions être au tombeau.*

Écoutons-la encore lorsque le dévouement héroïque de Dollard eut sauvé le Canada : *C'est une chose admirable de voir les providence et les conduites de Dieu sur ce pays, qui sont tout à fait au dessus des conceptions humaines.... Dieu détourne les orages lorsqu'ils sont prêts de foudre sur nos têtes; et nous sommes si accoutumés à cette Providence, qu'un de nos domestiques que je faisais travailler à nos fortifications, me dit avec une ferveur tout animée de confiance: "Ne vous imaginez pas, ma mère, que Dieu permettra que l'ennemi nous surprenne; il enverra quelque Huron par les prières de la sainte Vierge, qui nous donnera tous les avis nécessaires pour notre conservation. La Sainte Vierge a coutume de nous faire cette faveur en toute occasion, elle le fera encore à l'avenir." Ce discours me toucha fort et nous en vîmes l'effet dès le jour même ou le lendemain, que deux Hurons qui avaient été pris et qui s'étaient sauvés comme miraculeusement par l'assistance de la sainte Vierge, arrivèrent et apportèrent la nouvelle de la prise de nos Français et que l'ennemi s'était retiré en son pays... Il y a près de cinq mois qu'il se fait tous les jours un salut solennel où le saint Sacrement est exposé, afin qu'ils plaise à Dieu de protéger le pays."*

A cette époque et longtemps après et jusqu'après la conquête, les Français du Canada vécurent de la foi et de la confiance en Dieu, de la protection divine qu'ils imploraient et obtenaient.

\* \* \*

Cette foi et cette confiance en Dieu semblent avoir perdu de leur première vivacité, mais elles ne sont pas disparues de l'âme de notre peuple. Nous en avons pour preuve le sentiment de cette foi qui se ramène plus sensible dans nos célébrations nationales; nous en avons pour preuve encore l'assentiment admirateur venue de tous côtés, il n'y a que dix ans, à la profession de foi nationale, à la haute leçon de politique catholique et canadienne donnée à toute notre nation dans la si belle lettre pastorale publiée alors par le digne et fidèle successeur du vénérable Mgr de Laval.

Personne de ceux qui l'ont lue ou entendu lire n'a oublié cette lettre si belle et si noble, si lucide et si ferme dans ses enseignements, si hautement patriotique en même temps que si purement catholique et romaine. Mais il y a plaisir et profit à en rappeler certains passages se rapportant plus directement à notre présent sujet.

Écoutez-la d'abord rappeler nos origines:

C'est dans la France très chrétienne que Dieu a choisi nos ancêtres, à ce moment du grand siècle où elle a si bien mérité de la foi et de la piété catholique. Et ce ne fut pas seulement en vue d'étendre son commerce et d'accroître sa prospérité temporelle, mais pour porter au loin la foi et donner à Jésus-Christ des peuples nouveaux, que la France envoya sur les bords du Saint-Laurent ses premiers colons avec ses premiers missionnaires. C'est une grande pensée de foi chrétienne autant qu'une grande pensée politique qui ont fondé de concert Québec et la Nouvelle-France. Car à ce moment-là, le pouvoir civil, profondément et pratiquement chrétien, n'ignorait pas encore que Dieu est le plus ferme rempart des cités et que Jésus-Christ est la seule pierre angulaire des sociétés qu'on veut édifier pour des siècles. Mais si la France chrétienne eût oublié de veiller sur notre verceau, la Providence de Dieu ne l'oubliait pas.

Ce n'est pas à un aventurier quelconque, à un négociant en quête de fortune, ni à un homme de guerre, ni à un fin diplomate qu'elle donna la mission de jeter sur les bords du grand fleuve, les fondements de la première cité de la Nouvelle-France, mais à un citoyen de mœurs irréprochables, profondément chrétien d'esprit et de vie, pour qui être français c'était être catholique et être catholique c'était être meilleur français.

C'est avec un grand esprit de foi que Champlain comprit et remplit sa mission providentielle. Il lui sembla que Dieu avait creusé cette immense vallée et préparé ces plaines fertiles, pour y asseoir un jour un grand empire chrétien, fondé par la France catholique, et gou-

verné par elle, mais dans lequel tous les peuples de l'Amérique auraient droit de cité par le baptême. C'est la capitale de cet empire du Christ qu'il voulut fonder, et il en choisit avec soin tous les premiers citoyens. Il voulut qu'ils fussent tous d'une foi non suspecte, de mœurs intègres et d'une piété sincère pour conquérir à la civilisation et à l'Évangile les peuples païens de ces vastes contrées par l'exemple des vertus chrétiennes et d'une société parfaitement ordonnée autant que par la prédication des missionnaires. Tant qu'il vécut, la colonie fut moins une ville qu'une famille chrétienne dont il était le père, et une paroisse plutôt qu'une cité. La première église s'éleva auprès de la première maison, et le gouverneur ne fut que le premier et le plus fidèle paroissien.

Ce n'est pas là un fait isolé et un exemple unique dans notre histoire. Si le fondateur de Québec a été durant toute sa carrière l'homme qui vit de sa foi et de ses convictions catholiques, qui ne conçut pas un citoyen neutre et indifférent doublé d'un chrétien de vie privée, qui voulut que son œuvre pour être viable et vraiment française fut bien chrétienne et bien catholique comme sa personne et sa vie, tous ses successeurs à la tête de la colonie, sans avoir eu tous son génie et sa valeur morale, sont entrés dans son idée. Si préoccupés qu'ils furent parfois des passions naturelles à des âmes qui ne sont pas plus hautes que la fortune et les dignités ou même d'erreurs en cours de leur temps dans la mère-patrie, tous ont voulu comme lui que cette société naissante fut formée d'éléments choisis, de foi non suspecte et de mœurs irréprochables.

Et puisqu'en cet anniversaire ce n'est pas Champlain seulement que nous voulons glorifier, mais toutes ces grandes âmes si parfaitement héroïques parce qu'elles étaient parfaitement chrétiennes, qui ont fait notre peuple et écrit ces deux premiers siècles de notre histoire qui n'a pas une tache de boue ni une tache de sang, nous ne pouvons pas ne pas rappeler à notre souvenir ému et reconnaissant cette phalange d'âmes vraiment grandes, de héros et d'héroïnes, de saints et de saintes, que Dieu suscite autour du berceau d'une race qu'il voulait parfaitement chrétienne. En vérité c'est à des mains très pures que Dieu voulut confier le berceau de toutes nos premières cités canadiennes, et que de pages de leur première histoire auraient mérité d'être écrites par des anges!

Certes, N. T. C. F., nous avons le droit de remercier Dieu de nous avoir donné de tels ancêtres. Les plus grands devant les hommes, ceux dont nous savons les noms et la vie, ont écrit quelques-unes des pages les plus touchantes de l'histoire de l'Église et de la France catholique. Suffirais-je à nommer tous ceux dont les noms reviennent en ce moment dans votre cœur et sur vos lèvres? Mais que d'autres encore dont la vie et les noms ne sont connus que là-haut, ont fécondé par leurs sueurs le sol de notre pays et attiré sur leurs enfants et sur lui la bénédiction de Dieu! C'est cette multitude de héros sans noms et de saints inconnus, couchés dans les fondations de notre société, qui en fait la force et la solidité.

\* \* \*

Sur le caractère constant et l'œuvre patriotique de l'Eglise canadienne, notre vénérable archevêque, aujourd'hui Cardinal, ne craignait pas d'écrire :

Assurément jamais Eglise particulière ne fut plus romaine que l'Eglise du Canada; mais jamais Eglise ne fut plus patriotique, ni plus vraiment nationale, dans le bon sens du mot, plus constamment et plus intimement mêlée à tous les actes de la vie privée et de la vie publique de notre peuple.

Et ce fut le salut de notre race. Parce qu'elle fut toujours catholique avant tout, intimement unie d'esprit et de cœur à son clergé, qui lui-même ne relevait que du chef universel de l'Eglise, au moment où sombrait avec la puissance et la fortune de la France sur nos bords, toute l'organisation de notre société, le peuple abandonné de ses chefs temporels resta debout, serré autour de ses prêtres et de son évêque, devenus ses seuls chefs et ses conseillers en même temps que les médiateurs nécessaires et les plus dévoués entre lui et le nouveau pouvoir.

Nous n'avons garde de méconnaître les services rendus à notre race, sous le régime anglais, par quelques-uns de nos plus illustres citoyens. L'Eglise ne s'honore pas moins de leurs vertus et de leurs grandes actions que de celles de ses prêtres et de ses évêques. C'est elle, en effet, qui les a formés, qui a élevé et armé leur esprit, trempé leur caractère et leur a inspiré ce désintéressement, cette magnanimité et cette force d'âme par une éducation vraiment catholique donnée par ses prêtres. Non seulement c'est l'Eglise qui les a élevés et formés, mais elle les a soutenus de ses sympathies et de ses conseils, les a appuyés de son influence, et leur a préparé un peuple uni, généreux, fort de ses mâles vertus sans lequel les meilleurs chefs seraient impuissants.

Notre peuple, en effet, c'est sa religion et sa foi qui l'ont gardé et multiplié en le tenant groupé sur le sol de la patrie auprès du prêtre et à l'ombre du clocher de son église. C'est de ses prêtres qu'il a appris à rester français de langue et de mœurs en restant catholique d'esprit et de vie. C'est sa foi et sa piété nourries par l'enseignement de prêtres dévoués qui l'ont formé à ces chrétiennes vertus qui sont les races fortes et bénies de Dieu...

C'est Dieu qui a fait notre passé dont nous sommes justement fiers, qui nous a multipliés, défendus contre tous les dangers et sauvés par ceux-là, même qui auraient voulu nous perdre. Qu'il en soit béni !

Mais c'est Dieu aussi qui fera notre avenir, si nous savons comprendre ses desseins sur nous et y répondre avec bonne volonté. Que serions-nous devenus, si nos pères ne s'étaient pas mis en peine de nous transmettre cet héritage de foi et de vertus chrétiennes, qui a été pendant trois cents ans leur consolation, leur force et leur salut? Que seront nos descendants, non dans trois siècles, mais dans un siècle seulement, si oublieux des desseins de Dieu sur nous et des dons qu'il a faits à notre race, nous apostasions plus ou moins consciemment l'une après l'autre les traditions de nos pères?

Certes, N. T. C. F., personne ne peut prédire sûrement quel sera l'avenir d'un peuple ou d'une race: l'avenir des peuples comme celui des individus est dans les secrets de Dieu. Mais pourtant l'enchaînement des circonstances et la trame des événements voulus et dirigés par la Providence rendent manifeste la volonté de Dieu sur l'orientation de notre vie. Pourquoi Dieu a-t-il pris soin de nous former et de nous garder pendant trois siècles catholiques et français? Pourquoi s'est-il servi de notre foi pour garder notre race? Pourquoi s'est-il servi de notre langue, de nos mœurs et de nos institutions françaises pour couvrir notre foi? Pourquoi, sinon afin que nous comprenions bien, que dans sa pensée et dans sa volonté, nous devons être Canadien-français pour rester catholiques et rester catholiques pour être toujours Canadiens-français.

Certes, N. T. C. F., il nous est bien permis de penser que Dieu n'a pas comblé notre race de tant de grâces, pour elle seulement, pour récompenser dans les fils les vertus de leurs pères et se choisir en elle ceux qu'il a prédestinés au salut. Des esprits attentifs à méditer les voies de la Providence et son intervention visible dans les événements de l'histoire ont cru que, s'il l'a pétrie de foi et de sens chrétien et jetée sur le sol de l'Amérique du Nord, c'est pour en faire un levain qui travaillera toute cette masse de peuples et y propager le ferment divin de la foi et de la vie chrétienne...

Quoi qu'il en soit de cet avenir de notre race et des desseins particuliers de Dieu sur elle, nous savons que Dieu, pendant ces trois siècles de notre histoire, l'a fait naître, l'a fait croître et l'a conservée par la foi catholique. C'est qu'il a voulu qu'elle soit chrétienne et catholique. Le jour où elle cessera de l'être, Dieu n'aura aucune raison particulière de veiller sur elle et de la conserver.

La gravité de ces dernières paroles de son Eminence n'échappera à personne.

\* \* \*

On a remarqué aussi dans cette lettre si substantielle, qui est comme la somme de notre histoire et des devoirs de notre rôle national, parmi les prières à adresser à Dieu, celles qui suivent :

Demandez à Dieu qu'il daigne appeler en grand nombre vos fils et vos filles dans la milice sainte qui est l'honneur et la force de la patrie temporelle comme de la patrie spirituelle, et que, grâce à eux, nous soyons pour nos consitoyens et pour les étrangers la manifestation de Dieu par l'Apostolat de la foi et de la charité.

Demandez-lui aussi qu'il garde votre pays dans la paix et la loyauté sous la protection de la sage et puissante nation qui nous garantit l'usage de toutes les libertés nécessaires.

C'est également de l'Angleterre que Son Eminence parlait, au commencement de sa lettre, lorsqu'Elle disait du gouverneur général : "l'homme distingué qui représente au milieu de nous l'autorité souveraine de la grande nation que Dieu a faite depuis cent cinquante ans l'arbitre de nos destinées politiques".



C'est donc ainsi que nos évêques, par une tradition ininterrompue, nous ont appris à considérer l'autorité souveraine et nous ont enseigné à demander à Dieu la loyauté envers cette autorité.

Mgr Laffèche résumait l'enseignement de cette tradition quand il disait : *la conquête n'a pas été pour nous un malheur, mais elle a été le moyen providentiel dont Dieu s'est servi pour nous sauver comme peuple.*

\* \* \*

Et ce n'est pas là, dans l'ouvrage de Mgr Laffèche, ce qu'on pourrait appeler une phrase jetée en passant. C'est plutôt l'énoncé d'une thèse qu'il développe dans un long article dont les paragraphes ont pour titres : *“Quelques réflexions sur la conquête du Canada par l'Angleterre — Force et beauté de la constitution britannique. — Fidélité de nos pères à leur nouvelle mère-patrie. — Devoirs que vous impose notre position à l'égard de nos compatriotes d'origine étrangère.*

Écoutons le grand évêque patriote nous parler de notre destinée :

*La Providence qui voyait ce rameau plein de sève et de vie (la Nouvelle-France) si violemment arraché du tronc qui lui avait donné l'existence, n'a pas voulu qu'il pérît. Elle l'a ramassé sur le sol où il gisait épuisé, et l'a greffé sur le tronc vigoureux de la constitution britannique. Depuis lors nous avons vécu de la vie sociale par la sève abondante et riche que nous ont communiquée les institutions gouvernementales de ce grand et puissant empire...*

*Nos pères, qui avaient combattu avec tant de courage et de fidélité pour le défense du drapeau français ici, ne montrèrent pas moins de fidélité et de courage, ne s'attachèrent pas avec moins de sincérité au nouveau gouvernement sous lequel la Providence venait de les placer. Depuis lors, c'est à l'ombre du drapeau britannique que le peuple canadien a pu jouir d'une paix qui lui avait été inconnue auparavant, et dont les bienfaits ont contribué si puissamment à le faire grandir et prospérer au point que nous connaissons. C'est cette fidélité de nos pères à leur nouvelle mère-patrie qui nous a préservés en 1775 et 1812 d'être englobés dans la grande république américaine... Que serions-nous devenus, nous, petit peuple canadien, si la religion et le patriotisme de nos pères ne nous avaient préservés de l'annexion aux États-Unis? Si nous voulons le savoir, nous n'avons qu'à visiter les anciens établissements français de la Louisiane, du Missouri et de l'Illinois...*

*En face des calamités que la révolution française nous préparait et dont la conquête nous a préservés; à la vue du sort qui nous attendait dans la grande république américaine, et que la loyauté prévoyante et le noble courage de nos pères ont détourné de dessus nos têtes, comment ne pas reconnaître la main bienveillante de cette douce Providence qui veille avec tant de soin sur nos destinées nationales?*

Sur nos relations avec nos compatriotes d'origine autre que la nôtre, Mgr Laffèche écrit :

*Ils appartiennent à des nationalités tout à fait étrangères à la nôtre et cependant il entre dans les plans de la Providence que nous vivions de la même vie sociale, les uns à côté des autres; elle nous a donné une patrie commune, nous a soumis au même gouvernement.*

*Nous devons donc accepter cet état de choses avec confiance, et traiter ces nouveaux compatriotes avec toute la bienveillance qu'ils ont droit d'attendre de nous. Nous isoler systématiquement d'eux serait un malheur et pour nous et pour eux, ce serait jeter une division regrettable entre ceux que Dieu a appelés à vivre sous un même ciel, à vivre en frères, puisqu'il les a mis sous la tutelle d'une commune mère-patrie...*

*Si tous les habitants du Canada, à quelque origine qu'ils appartiennent, pouvaient bien comprendre cette importante vérité et mettre en pratique cette loi du christianisme : “Traitez les autres comme vous aimeriez à en être traités,” la confiance la plus intime règnerait toujours entre eux, et les règles de la plus stricte équité prévaleraient à toutes les relations journalières qu'ils ont ensemble.*

\* \* \*

Nous n'éprouvons aucun désir de nous excuser de l'abondance des citations contenues dans cet article, pas plus que des autres de nos articles précédents. L'autorité des personnages à qui nous les avons empruntées et leur valeur intrinsèque nous font plutôt nous réjouir de pouvoir les porter à la connaissance de nos lecteurs.

Traitant de ce grave problème de nos destinées, qui se pose aujourd'hui dans les faits plus encore que les réflexions que ces faits font naître, nous n'avons pas la prétention d'indiquer de nouvelles solutions et nous laissons volontiers à d'autres cette téméraire ambition. Nous voulons modestement rappeler la solution qui fut trouvée dans les faits étudiés et jugés, par les meilleurs esprits, aux jours les plus sereins de notre vie nationale.

Nous pourrions rappeler sur le même sujet les enseignements et les directions de tous nos évêques, et notamment ceux de deux des plus justement vénérés: Nos Seigneurs Briand et Plessis. Eux aussi, comme on dirait aujourd'hui, furent très britanniques, par amour pour notre race et pour ses plus chères destinées. Ils furent britanniques comme le furent tous nos hommes de gouvernement comme le furent les Lafontaine, les Cartier, les Taché, les Langevin, les deBoucherville, comme le sont encore les Angers, les Taillon, les Laurier, les Chapais et les Gouin. Nous eûmes, il est vrai, quelques personnages retentissants qui furent anti-britanniques. Où sont leurs œuvres? Cherchons-les.

En 1848, quand le tribun Papineau s'attaquait si violemment à Lafontaine pour lors absent de la

Chambre, il s'entendit faire cette simple réplique, qui résumait ses luttes outrancières finies dans un désastre: "Il y a des hommes puissants à détruire, mais qui n'ont jamais rien élevé sur les ruines qu'ils ont faites" (1).

Jusqu'à ces dernières années tous nos anti-britanniques n'avaient guère fait autre chose, et c'était encore heureux. Il est à craindre que ceux d'aujourd'hui ne fassent rien de mieux et plus de mal.

Mais c'est là un aspect du problème canadien sur lequel il faudra revenir. Devons-nous rester attachés à l'Angleterre? Devons-nous plutôt orienter, autant que nous le pouvons, nos destinées dans une autre direction, pour répondre plus sûrement aux vues de la Providence sur nous?

Quelqu'un, à qui nous parlions un jour des aspirations surnaturelles de notre peuple, nous fit cette

1—M. De Celles a une page d'un vif intérêt sur cet incident dans son ouvrage sur *Lafontaine et son temps*.

Il nous dit que Papineau, revenu d'exil grâce à Lafontaine s'attaqua violemment à celui-ci. Obéissant à son tempérament agressif, à "ses idées surannées", à "ses haines sauvages" et à "ses préjugés", "par des assauts suivis, Papineau en arriva bientôt à l'opposition outrancière qui trouve matière à critique partout... Sa verve gouailleuse déploie une énergie farouche. Les chefs libéraux sont des traîtres, dit-il, ils ont demandé le rappel de l'Union en 1841 et aujourd'hui ils l'acceptent; tous les intérêts publics sont négligés, il faudrait une réforme électorale: la représentation basée sur la population. Toutes ces accusations lancées avec une éloquence violente, emphatique, qui est le caractère de son langage laissent les auditeurs indifférents: elles portent à faux...

"Lafontaine n'était pas au poste, mais Chauveau et Cauchon, ses deux disciples veillaient et n'hésitèrent pas à rompre une lance avec Papineau. Le premier, abordant la question de l'Union, convient qu'elle ne s'est pas, à l'origine, effectuée à notre avantage, que les députés canadiens ont protesté contre le régime qu'on nous imposait, mais s'ensuit-il qu'ils devraient s'ancrer éternellement dans leur protestation, s'obstiner à demander inutilement à l'Angleterre la rupture de cette alliance? "Fallait-il, s'exclamait Chauveau, se croiser les bras, se laisser lier les mains et laisser pousser jusqu'à leurs dernières conséquences les mauvais résultats d'un mauvais système? Ne fallait-il pas aussi songer à la législation, songer aux choses pra-

objection: "Si Dieu avait voulu que nous fussions son peuple pour aider à l'évangélisation de ce pays, il ne nous aurait pas laissés passer sous la domination d'une nation qui n'est pas catholique, il ne nous aurait pas laissés dépasser, même dans notre pays, par des éléments qui ne sont pas non plus catholiques ni bien religieux." Celui-là ne disait pas comme d'autres: "Tout ce que nous devons à l'Angleterre; c'est de lui pardonner le mal qu'elle nous a fait," mais il avait l'air de croire que nos aspirations comme notre destinée nationale étaient sans issue sous la domination anglaise.

Ce sont là des questions dont il est intéressant et utile de traiter, en y mettant le plus de raison et le moins de passions possible. Nous l'essayerons.

J.-A. LANDER.

tiques? Ne fallait-il pas essayer de reprendre ce qui nous appartenait au moyen de ce qu'on nous avait laissé?"

"Cauchon qui, à la mort de Lafontaine, se glorifiait d'avoir été le protégé du premier ministre, lequel "l'avait conduit par la main", se montra sans ménagements pour Papineau. Après avoir mis à néant son argumentation il lui décoche en finissant sa réponse cette flèche du Parthe:

"Je ne puis flétrir la politique du passé, celle de Papineau, parce que les hommes qui l'ont faite étaient consciencieux. J'ai le droit de la considérer comme une leçon d'expérience et de la condamner parce qu'elle s'est suicidée pour avoir été trop excessive. A quoi nous ont servi les cinquante années de luttes de l'ancien régime, si ce n'est à produire l'état de choses actuel et les iniquités de l'Union? Il y a des hommes puissants à détruire, mais qui n'ont jamais rien élevé sur les ruines qu'ils ont faites. Avant de consentir à détruire, je veux savoir ce qui doit remplacer nos éléments actuels de société politique..."

"Nous avons quelque chose de plus à faire que de parler pour les galeries; je maintiens, moi, qu'au lieu de crier contre ce qui n'est plus, nous devons nous efforcer de sauver l'avenir, contre son gré même, s'il est nécessaire.

"Il fallut à Papineau de longs discours pour récapituler tous ses griefs; l'on sentait dans cette déclamation effrénée le souffle inspirateur des interminables quatre-vingt-douze résolutions. L'exil n'avait rien changé à la manière de tribun, toujours enclin à se répandre en longues périodes aussi amères que sonores." (p. 136 et seq.)



## LES DEUX CAMPS



DE plus en plus les hommes qui pensent aperçoivent ce qu'il y a d'exceptionnel dans cette guerre. Je ne parle pas seulement de son développement, des méthodes employées et qui nous reportent à plusieurs siècles en arrière, des changements immenses qu'elle causera et de l'empreinte nouvelle dont sera marquée la paix future; non, le plus étonnant de cette guerre, c'est qu'elle est, bien plus qu'une guerre de conquête, de rivalité ou de vengeance, une lutte entre la civilisation chrétienne et la barbarie matérialiste. Dans la *Revue hebdomadaire* du 2 janvier, M. Gabriel Hanotaux, essayant de définir "le sens et la portée de la guerre", observe qu'elle est menée contre une sorte de religion de la force, dégradante et menaçante. Contre elle, "les grands peuples mystiques du monde

se sont levés. Les trois branches de la religion chrétienne, catholiques, orthodoxes, protestants, se sont unis pour courir sus à cet adversaire sanglant de la pensée méditerranéenne et de la loi du Christ. Avec la paix politique, la paix économique, il faudra faire une paix morale et religieuse, c'est-à-dire refouler dans la forêt et dans le cabanon de Nietzsche l'atrocité morale allemande." Et. M. Hanotaux ajoute, et j'admire l'espèce de franchise morale qu'il faut pour dire ces choses à une génération trop éprise de bien-être: "Je ne doute pas qu'une heure ne sonne, après de longues souffrances, où les peuples ne s'aperçoivent que la raison du ventre est la pire de toutes, que la prospérité économique n'est pas le dernier mort du progrès humain, que la modération, l'humilité, la pauvreté, sont plus hautes, et plus nobles, et plus fières que la violence, l'or-

gueil ou la richesse. Les grands saints du moyen âge sont apparus après de longues années de malheurs publics, pour prêcher le retour à la loi du Christ. Peut-être l'avenir verra-t-il apparaître des hommes, chefs d'armées ou chefs de foule, qui enseigneront aussi aux peuples qu'ils se sont trompés, qu'on les a trompés, et que ni la loi humaine ni la loi divine n'ont la moindre conformité avec l'idéal allemand."

Voici donc les deux camps délimités: d'un côté la civilisation chrétienne, respectueuse de l'homme, attentive à toute justice, tendre pour les souffrants, nuancée à l'infini, ne rejetant aucun progrès matériel, mais soucieuse avant tout du progrès moral comme de la plus sûre garantie de bonheur, même en ce monde; et, de l'autre côté, un monstre d'orgueil et de dureté, dont la conquête n'est jamais que celle des armes, qui s'exalte à briser le droit des faibles, et prétend imposer au monde la loi de la force, laquelle est uniforme, cruelle et inintelligente. D'un côté, la conscience; de l'autre, une brutalité sans entrave, sans autre code que celui qu'elle se donne à elle-même et qu'elle appelle le droit. Nous ne calomnions pas nos ennemis en affirmant cela. Nos témoins sont pris dans leurs rangs, et parmi leurs grands hommes. C'est le manifeste des quatre-vingt treize intellectuels allemands qui admirent toute la barbarie de leur nation. C'est Maximilien Harden, un de leurs principaux journalistes, écrivant le 22 novembre 1914, pour repousser d'un seul mot les reproches faits à l'Allemagne: "Quel tribunal pourra nous juger? Notre force créera un loi nouvelle" C'est le chancelier de l'Allemagne, qui pour justifier l'envahissement de la Belgique retrouve, aux applaudissements du Reichstag, l'argument allemand par excellence, la négation de tout droit et s'écrie: "Nécessité militaire ne connaît pas de loi." C'est un autre professeur, déclarant, à la fin d'une étude sur le droit des gens, que le "fait crée le droit"; doctrine affreuse, qui mettrait désormais au nombre des droits l'incendie des villes sans défense, l'assassinat des blessés, la violation des traités, l'habitude d'aller à l'ennemi en poussant devant soi des boucliers vivants faits de prisonniers civils; puisque ce sont là quelques-unes des pratiques allemandes. C'est un poète exaltant la destruction de la cathédrale de Reims, et se réjouissant que la ruine fût si grande: "Les cloches ne sonnent plus dans le dôme aux deux tours. Finie la bénédiction!... Nous avons fermé, ô Reims, avec du plomb, ta maison d'idolâtrie."

Ces redoutables erreurs doctrinales, ces haines qui s'en échappent comme des petits, quelqu'un les avait condamnées voilà plus de cinquante ans. Qui? le veilleur, le gardien, l'unique autorité qui prévoit tout le mal contenu dans les idées fausses et qui le dénonce, pour le bien du monde, et qui est constamment assailli, à cause de cela: le pape. Dans le *Syllabus*, Pie IX avait jeté l'anathème contre ceux qui prétendent que "le droit consiste dans le fait matériel"; que "tous les faits humains ont force de loi"; que "la

violation des serments les plus sacrés, les actions les plus criminelles, les plus honteuses, les plus opposées à la loi éternelle, non seulement ne sont pas blâmables, mais, au contraire, sont tout à fait licites et dignes des plus grands éloges, quand elles sont inspirées par l'amour de la patrie."

Aujourd'hui que l'Allemagne s'est prodigieusement développée, et que les erreurs des professeurs d'universités sont devenues génératrices de maux innombrables, la condamnation est sur toutes les lèvres. Le vieux président de Harvard exprime l'opinion de la plupart de ses compatriotes américains d'abord, et celle de beaucoup d'habitants des pays neutres, quand il dit: "Les sympathies américaines vont au peuple allemand dans ses souffrances, dans ses deuils, mais non pas à ceux qui le gouvernent, ni à la caste militaire, ni aux professeurs et aux lettrés qui ont enseigné, depuis plus d'une génération, que la force prime le droit. Cette courte phrase résume l'erreur fondamentale qui, depuis cinquante ans, a empoisonné les sources de la pensée allemande et de la politique allemande." Ce n'est pas assez dire, si l'on veut juger non pas seulement l'Allemagne qui fait la guerre, mais la philosophie officielle de l'Allemagne et les ruines qu'elle a semées dans le monde. Il faut alors lui reconnaître son véritable caractère, qui est matérialiste. Et je crois exacte cette phrase d'un écrivain, M. Albert Richard, qui a habité l'étranger, — condition favorable et même indispensable pour comprendre le tout d'un système, — et qui écrivait récemment, dans un journal radical socialiste d'Auxerre: "On sait parfaitement, chez les neutres..., que c'est la science allemande qui a détruit, dans beaucoup d'esprits cultivés non seulement la croyance en Dieu, mais toute sentimentalité, toute idéalité."

L'Allemagne apparaît donc bien comme une nation opposée au christianisme, dans sa politique et dans les tendances de son enseignement, comme tout à fait éloignée, dans ces mêmes domaines, de la morale de ce Dieu qu'elle invoque extérieurement. Entre son titre subsistant de nation chrétienne, et sa manière de faire la guerre et de traiter le droit des gens, il y a une contradiction manifeste. C'est si vrai, qu'un missionnaire de mes amis m'a écrit de sa mission chinoise, pour me dire l'horreur que ressentent les païens de la conduite des Allemands, et l'objection qu'ils en tirent contre le christianisme. "Vous prêchez, dites-vous, une religion de justice et de charité? Mais regardez donc les Allemands, qui invoquent le ciel dans leurs proclamations!" Il est vrai qu'on peut répondre, et plus d'une chose; mais tout cela est long à expliquer à des auditoires de Shanghai, de Canton ou de Pékin. Mon ami, qui est Belge, m'écrit: "Le plus grand crime de l'Allemagne est d'avoir le nom de nation chrétienne, et de promener la croix du kaiser dans tant de fanges. Et maintenant, comment parler à nos païens? Pour nous, c'est bien clair, nous savons de quels chrétiens il s'agit, et que le nom n'est pas le

tout d'une chose. Mais avant d'avoir expliqué les tenants et les aboutissants de ce drame de guerre, notre apologétique restera blessée."

Comment les sujets catholiques de Guillaume II ont-ils pu accepter, sans protestation, des déclarations et des actes aussi opposés à la foi et à la morale qui sont les leurs? On ne peut s'empêcher d'y songer. Evidemment cette guerre et, d'une manière générale, la politique extérieure de l'empire, est dirigée par l'élément non catholique, par une autorité qui utilise les concours et néglige les conseils. Mais il y a une autre raison, et il faut admettre que quelque chose s'est gâté chez les catholiques allemandes, au contact et sous la domination de cette masse pénétrée d'innombrables erreurs. Plusieurs d'entre eux ont signé le manifeste des intellectuels. Ils subissent une contagion. Autour d'eux, le luthérianisme se décompose. Il aboutit à des négations presque totales. Et la résistance au sophisme semble diminuer dans la minorité catholique, élevée dans les mêmes gymnases et les mêmes universités que les industriels de la Saxe ou les junkers de la Poméranie, et plus capables d'habileté en affaires, même en affaires politiques, que de fermeté doctrinale.

Et nous? Et la France? Par une suite de circonstances qu'il est permis d'admirer, elle est demeurée la nation chrétienne. Elle se trouve, en ce moment, l'âme même d'une ligue de puissances chrétiennes. Rien n'a pu prévaloir contre sa destinée. Les événements l'y ramènent. Sous peine de mort, elle est obligée de se défendre contre l'impiété insolente, et elle se défend glorieusement, comme ceux qui vont vaincre. Sans doute, si on voulait chercher, dans un passé récent, pourrait-on lui reprocher quelques-unes des violences contre lesquelles nous protestons si justement aujourd'hui, parce qu'elles sont commises par nos ennemis. Elle a pu voir des droits nombreux méconnus, des faiblesses méprisées, des traités déchirés, des monuments sacrés abandonnés à la ruine ou stupidement détruits. Cependant, jamais ces actes misérables n'ont reçu l'approbation de la nation ou simplement de ses savants et de ses intellectuels. Elle a été préservée de la corruption doctrinale dans ses foules religieuses. L'antique baptême de son sang, mille sacrifices cachés, la ferme défense des catholiques, la grâce inexplicable enfin, l'ont protégée. Si elle n'est pas toute religieuse, elle est, dans son ensemble et presque jusqu'aux extrêmes groupements politiques, fidèle aux idées les plus nobles sur l'obligation des traités, sur le droit de la guerre, sur le dévouement à la patrie, sur le devoir de charité, sur l'honneur national. Dans un vaste domaine, et qui peut s'agrandir, elle demeure unanime. Aussi n'a-t-elle pas été rejetée. Elle est réapparue tout à coup, dans cette très juste guerre, comme la représentante de la civilisation chrétienne menacée.

Elle a grandi aux yeux de l'Europe, à cause de cette union inattendue de ses fils. L'Orient l'a recon nue, telle qu'il l'avait vue jadis. Elle peut revendiquer les droits de protection des chrétiens de là-bas. Il ne pourra plus dire qu'ils sont prescrits. La prescription est interrompue. La France se trouve située dans la guerre comme elle devait l'être, par son passé et par son cœur.

Elle peut avoir un rôle magnifique. Elle l'aura si elle a des hommes. On a coutume de dire, dans une certaine école de savants, que le besoin crée l'organe. Je ne crois pas que cela soit vrai dans la nature. Souhaitons que la formule se vérifie dans la conduite des affaires publiques. Demandons aux ministres qui nous gouvernent de voir que la grandeur de la France lui vient en ce moment de son profond passé, et d'y conformer leur action. Pour voir et pour agir ainsi, ne suffit-il pas d'être Français?

RENÉ BAZIN

de l'Académie Française

## PENSÉES

L'amour des peuples pour le souverain diminue en même proportion que leur amour pour Dieu. Voilà pourquoi il y a plus d'amour du roi dans les pays catholiques que dans les pays protestants. Sous l'influence de la philosophie, les nations passent nécessairement de la révolte contre Dieu à la révolte contre le pouvoir.

LAMENNAIS

\* \* \*

La coupe où l'on boit l'épreuve a des bords amers; mais au lieu de la repousser comme vous faites, videz-la courageusement; le miel est au fond, vous n'en garderez qu'un goût suave et parfumé.

LOUIS VEUILLOT

\* \* \*

Parler toujours de prospérité et de commerce, c'est parler comme un négociant, et non pas comme un philosophe. Ne tendre qu'à enrichir les peuples, c'est opérer en banquier, et non pas en législateur.

JOUBERT.

\* \* \*

Au moment où la foi sort du cœur, la crédulité entre dans l'esprit.

LAMENNAIS

## LA SEMAINE LITURGIQUE

### Semaine du 29 septembre

Dimanche, 29 septembre.—19e dimanche après la Pentecôte et Dédicace de S. Michel Archange.

C'est la fête de saint Michel qui tient la première place dans l'office de ce jour, où il n'est fait que mémoire de celui du dimanche. Avec le prince des milices célestes, que l'Eglise appelle aussi l'Ange de la paix *Angelus pacis Michæl*, ce sont tous les anges qui sont honorés aujourd'hui avec leur chef. Ce nom de *dédicace* donné à cette fête, lui vient probablement de la consécration par le pape Boniface IV, au commencement du septième siècle, d'une église dédiée au grand archange dans le grand cirque de Rome.

Le nom de Michel signifie "qui est comme Dieu," et c'est l'apôtre saint Jean qui nous apprend le rôle de saint Michel, chef des bons anges, qui chassa du ciel le dragon et ses mauvais anges devenus les démons, qui n'avaient pas voulu soumettre leur esprit et donner leurs adorations au mystère à eux révélé de l'Incarnation. L'apôtre saint Jude parle d'un autre combat de saint Michel contre le démon, au sujet du corps de Moïse. Le prophète Daniel nomme saint Michel comme le protecteur du peuple juif, et il le désigne comme le futur défenseur de l'Eglise aux jours des ultimes combats, contre la malice et les embûches du démon. C'est à ce titre que Léon XIII a prescrit à tous les prêtres de l'invoquer publiquement avec le peuple fidèle, après chaque messe basse.

Saint Michel est aussi le protecteur de la première des nations chrétiennes, de la fille aînée de l'Eglise, de notre première mère-patrie, qui l'invoque encore en ces jours de combat. Le culte particulier de la France envers saint Michel remonte aux premières années du VIIIe siècle. Saint Aubert, évêque d'Avranches, eut alors la révélation de construire un sanctuaire à l'archange au sommet du rocher appelé aujourd'hui Mont Saint-Michel. Ce célèbre sanctuaire fut depuis lors et n'a pas cessé d'être un lieu de pèlerinage vénéré. On se souvient aussi que c'est saint Michel qui apparut plusieurs fois à la Bienheureuse Jeanne d'Arc et lui intima l'ordre d'aller sauver la France. "Je l'ai vu lui et les anges, de mes propres yeux, a dit Jeanne d'Arc, aussi clairement que je vous vois, vous, mes juges... Il me racontait la grande pitié qui était au royaume de France, et comment je devais me hâter d'aller secourir mon roi."

L'office de ce jour mériterait d'être étudié dans tous ses détails. Contentons nous de signaler la prière de l'introït et celle de la collecte en y ajoutant quelque chose des hymnes.

*Anges du Seigneur, bénissez-le tous, dit l'introït; vous dont la puissance est si grande et qui accomplissez sa parole en obéissant à sa voix.—O mon âme, bénis le Seigneur et que tout ce qui est au-dedans de moi loue son saint nom.*

Voici la collecte:

O Dieu qui disposez dans un ordre admirable les services qui doivent vous rendre les Anges et les hommes; accordez-nous, dans votre bonté, que notre vie soit protégée sur la terre par ceux qui ne cessent de vous servir dans le ciel. Par Jésus-Christ Notre Seigneur.

L'hymne des vêpres, *Te splendor et virtus Patris*, fixera un moment notre attention; en voici la traduction:

*Splendeur et vertu du Père, Jésus, la vie de nos cœurs, nous vous louons en présence des Anges qui sont à vos ordres.*

*C'est pour votre gloire que lutte cette armée de princes qui se comptent par milliers; à sa tête, paraît Michel, le vainqueur, déployant l'étendard de la croix, instrument de notre salut.*

*C'est lui qui précipite dans le noir enfer le cruel dragon, lui qui, du haut du ciel, foudroie ce chef impie avec ses cohortes rebelles.*

*Contre le prince de la superbe, suivons nous-mêmes ce noble chef, afin que du trône de l'Agneau nous soit donnée la couronne de gloire.*

De l'hymne des Laudes, qui est à la gloire des trois grands archanges et de tous les anges, citons cette strophe particulière à saint Michel, qui lui demande la paix par la victoire.

*Angelus pacis Michæl in ædes  
Cælitus nostras veniat; serenæ  
Auctor ut pacis lacrymosa in orcum*

*Bella releget*

*Qu'il vienne du ciel vers nous Michel, l'ange de la paix; que l'auteur de la paix propice refoule dans les enfers la guerre, source de tant de larmes.*

C'est ainsi que la prière de l'Eglise est toujours d'actualité, comme le fait aussi voir la messe de ce dix-neuvième dimanche après la Pentecôte, *Salus populi ego sum*.

*Je suis le salut du peuple, dit le Seigneur; de quelle tribulation qu'ils crient vers moi, je les exaucerai; et je serai leur Seigneur à jamais.—Ecoutez ma loi, ô mon peuple; rendez votre oreille attentive aux paroles de ma bouche.*

La prière de la collecte est comme la réponse à cette invitation du Seigneur.

Dieu tout-puissant et miséricordieux, éloignez de nous dans votre bonté tout ce qui nous serait contraire; afin que, libres d'esprit et également de corps, nous puissions vaquer d'un cœur dispos à votre service. Par Jésus-Christ Notre Seigneur.

Lundi, 30 septembre.—Saint Jérôme.

L'un des quatre grands docteurs de l'Eglise latine, avec S. Ambroise, S. Augustin et S. Grégoire le Grand,

saint Jérôme était originaire de Dalmatie. Il naquit à Stridon, sous l'empereur Constance. Venu à Rome dans sa jeunesse, il y fut baptisé, et s'adonna aux études libérales sous Donatus et d'autres doctes professeurs. Son désir de savoir le conduisit en Gaule, où ses pérégrinations lui firent lier connaissance avec de pieux personnages versés dans les Lettres divines; il y copia de sa main plusieurs livres sacrés. Passé en Grèce peu après, il s'y perfectionna dans la philosophie et l'éloquence. Des princes de la théologie l'honorèrent de leur intimité, spécialement Grégoire de Naziance, à Constantinople, qui fut, dit Jérôme, son véritable initiateur dans les saintes Lettres. La religion de notre Saint lui inspira ensuite de visiter le berceau du Seigneur et la Palestine entière; il fit ce pèlerinage en consultant les plus savants rabbins juifs, et il témoigne en avoir tiré grand profit pour l'intelligence de la sainte Ecriture.

Après quoi, retiré dans le désert de Syrie, il y resta plongé quatre années dans la lecture des livres saints et la contemplation de la béatitude céleste, se macérant dans les larmes par une abstinence rigoureuse et toutes sortes de pénitences. Paulin, évêque d'Antioche, l'ordonna prêtre; ce fut en sa compagnie et celle d'Epiphane, qu'à l'occasion de certaines controverses entre évêques il revint à Rome, où Damase souverain Pontife, se l'attacha comme secrétaire dans la rédaction de ses lettres aux Eglises. Mais regrettant la solitude dont il jouissait auparavant, il reprit le chemin de la Palestine, et se fixa à Bethléhem près de la crèche du Sauveur. Il y menait une vie toute céleste dans le monastère que Paula de Rome avait bâti; et bien qu'éprouvé par diverses maladies et souffrances, son pieux labeur d'étude et d'écriture sans fin avait raison de l'infirmité du corps.

On recourait à lui de toutes parts comme à un oracle, dans les questions d'Ecriture sainte. Le Pape Damase, saint Augustin, le consultèrent souvent sur les endroits difficiles, à cause de sa science éminente et de la connaissance qu'il avait, non seulement des langues latine et grecque, mais aussi de l'hébreu et du chaldéen; au témoignage du même saint Augustin, il avait lu presque tous les auteurs. La vigueur de ses écrits en faisait le fléau des hérétiques, tandis que son appui fut toujours assuré aux catholiques fidèles. Il traduisit de l'hébreu l'ancien Testament; par ordre de Damase, il revisa le nouveau sur l'original grec; il commenta une grande partie de l'Ecriture. Il traduisit encore en latin plusieurs savants ouvrages; lui-même enrichit la science chrétienne d'autres monuments de son propre génie. Ce fut sous l'empire d'Honorius, qu'ayant atteint une vieillesse extrême, illustre autant par la sainteté que par la doctrine, il passa au ciel. Son corps, enseveli à Bethléhem, fut par la suite transporté à Rome dans la basilique de Sainte-Marie-de-la-Crèche.

Mardi, 1 octobre.—Saint Remi.

Saint Remi, évêque de Reims, qu'il gouverna pendant soixante-quatorze ans, est le patriarche religieux de la France. Il était né à Laon et il brilla dans son siècle par sa sainteté et sa sagesse, plus encore que par sa science et son éloquence qui pourtant le plaçaient déjà à la tête de ses contemporains. Selon l'expression du Pape S. Hormidas, "Remi convertit la nation et baptiza Clovis au milieu de prodiges rappeant les temps du premier apostolat."

Elu évêque de Reims à vingt-deux ans "il montra dans le gouvernement de son Eglise la sagesse d'un vieillard. Eloquent, puissant dans les Ecritures, il apparaissait comme l'exemple des fidèles, pratiquant ce qu'il enseignait."

Son influence fut immense dans les événements de son époque, non seulement parce qu'il baptiza Clovis, mais parce qu'il fut, plus encore que le roi franc converti, le véritable fondateur du royaume catholique des Francs. Aucun homme peut-être n'eut autant d'influence sur les destinées de la France. Toute l'Eglise lui doit de la reconnaissance et de la vénération et ceux-là lui en doivent davantage qui ont reçu directement de lui le bienfait incomparable d'être le premier peuple catholique.

Ecoutez ici Baronius, traduit par Dom Guéranger, qui ne craint pas de l'appeler "le premier des historiens de la cité sainte, comme il en est demeuré le plus grand," parlant de la conversion de Clovis et de l'œuvre de saint Remi:

"Comment n'admirer pas cette providence qui ne fait jamais défaut à l'Eglise? Du sein de tribus païennes encore, au lendemain de l'irréparable chute de l'empire, Dieu se forme un peuple nouveau et se suscite un prince: contre eux doit se briser le flot montant des hérétiques et des Barbares. Telle, en effet, apparut au cours des siècles la mission divine des rois francs.

"Mais quelle n'est pas la puissance de la foi pour conserver les royaumes, comme la fatalité de l'hérésie pour déraciner toute plante ne provenant pas du Père qui est aux cieux: c'est ce que montrent, avec leurs principautés si totalement disparues, Goths, Vandales, Hérules, Alains, Suèves, Gépides; tandis que les Francs voient la motte de terre de leurs origines, heureusement fertilisée, s'assimiler au loin le sol qui l'entoure.

"Ce que peuvent les Francs, quand la Croix marche en tête de leurs bataillons, on le sut dès lors. Jusque-là obscurs, luttant pour la vie: maintenant que de victoires, que de trophées! Il a suffi qu'ils reconnussent le Christ, pour parvenir au plus haut faite de la gloire, de l'honneur et de la renommée. Je ne dis là que ce qui est su de tout le monde. Si leur partage fut meilleur que celui des autres nations, c'est que leur foi aussi fut suréminente, incomparable la piété qui les faisait se porter plus ardemment à la

défense de l'Eglise qu'à la protection de leurs propres frontières.

"Aussi, privilège unique et vraiment admirable: on ne vit jamais, comme il arrive ordinairement, les péchés des rois amener sur ce peuple la servitude d'un joug étranger. On dirait que la promesse du psaume a été renouvelée pour lui: *Si ses fils ne marchent plus selon mes préceptes, je visiterai avec la verge leurs iniquités; mais je ne retirerai point de lui ma miséricorde.*"

Sur cette vocation de notre grande famille française, écoutons encore l'enseignement et répétons la demande de la prière dite des Francs, "qui remonte aux premiers siècles de la monarchie", dit Dom Guéranger, à qui nous l'empruntons:

*O Dieu tout-puissant et éternel, qui avez établi l'empire des Francs pour être par le monde l'instrument de votre divine volonté, le glaive et le boulevard de votre sainte Eglise: nous vous prions, prévenez toujours et en tous lieux de la céleste lumière les fils suppliants des Francs, afin qu'ils voient ce qu'il faut faire pour établir votre règne en ce monde, et que, pour faire ainsi qu'ils auront vu, leur charité et leur courage aillent s'affermant toujours.*

*Mercredi, 2 octobre, les Saints Anges Gardiens.*

Que Dieu ait assigné à chacun des hommes un ange de sa cour pour le guider et le défendre à travers les dangers de la vie, est un des dogmes les plus consolants, nous oserions presque dire les plus poétiques de notre religion. Car "il est de foi qu'en cet exil Dieu confie aux anges la garde des hommes appelés à le contempler ainsi qu'eux-mêmes dans la commune patrie; c'est le témoignage des Ecritures, l'affirmation unanime de la Tradition. Les conclusions les plus assurées de la théologie catholique étendent le bénéfice de cette protection précieuse à tous les membres de la race humaine, sans distinction de justes ou de pécheurs, d'infidèles ou de baptisés. Ecarter les dangers, soutenir l'homme dans sa lutte contre le démon, faire naître en lui de saintes pensées, le détourner du mal et parfois le châtier, prier pour lui et présenter à Dieu ses propres prières: tel est le rôle de l'Ange Gardien. Mission à ce point spéciale, que le même ange ne cumule pas la garde, simultanée de plusieurs; à ce point assidue, qu'il suit son protégé du premier jour au dernier de sa mortelle existence, recueillant l'âme au sortir de cette vie pour la conduire, des pieds du juge suprême à la place méritée par elle dans les cieux ou au séjour temporaire de purification et d'expiation." (Dom Guéranger.)

Voyons l'oraison de la messe:

*O Dieu, qui par une providence ineffable daignez envoyer vos saints anges pour nous garder, daignez accorder à nos prières que nous soyons toujours défendus par leur protection et que nous puissions jouir de leur éternelle compagnie. Par Jésus-Christ Notre Seigneur.*

Sur la nature des Anges en général, auxquels ce mois est consacrée, relisons cette belle page du mystique et pieux Père Faber:

"Il serait trop long d'énumérer toutes les merveilles que la Théologie nous enseigne au sujet des saints Anges, sur la grandeur de leur puissance, l'étendue de leur intelligence et la ferveur de leur amour. Ils sont nos frères aînés, les premiers-nés de Dieu. Les divers royaumes de leurs hiérarchies nous offrent une inconcevable variété; chaque classe diffère des autres par les grâces, par les facultés, par les dons dont elle est ornée, par les opérations qu'elle accomplit, par les œuvres qui lui sont assignées. C'est là ce qui les divise en hiérarchies, puis en chœurs et enfin en espèces; c'est là aussi ce qui réunit ensemble des multitudes rapprochées par la beauté, les facultés et les fonctions.

"D'après ce que la Théologie nous apprend, il est évident que, si nous pouvions les connaître, les perfections des anges formeraient l'objet d'une science infiniment plus vaste, plus variée, plus belle que l'histoire naturelle des divers règnes de ce monde matériel. Probablement cette étude nous révélerait une foule de perfections divines dont nous ne soupçonnons point l'existence, parce que nous en ignorons les noms et que notre imagination ne saurait en concevoir l'idée.

"L'état de ces merveilleuses créatures est aussi élevé au-dessus de la gloire des mortels que nous pouvons concevoir l'antique création des anges supérieure à la création plus récente, et même relativement moderne, de l'homme. Le prophète Daniel, que nulle vision ne semblait désormais devoir surprendre, tant étaient nombreuses et brillantes celles dont il avait été favorisé, et saint Jean dont l'œil d'aigle avait appris à voir clair dans les splendeurs éblouissantes de l'Apocalypse, tous deux tombèrent la face contre terre à la vue d'un Ange, et l'adorèrent comme si la lumière de Dieu avait soudain lui à leurs yeux et les avait jetés dans une extase subite. Ainsi, Tobie demeura plongé pendant trois heures dans un saint ravissement lorsque saint Raphaël, en s'éloignant, lui laissa voir un instant la très-aimable beauté d'un esprit bienheureux.

"Il serait donc difficile pour nous d'exagérer la supériorité intellectuelle et spirituelle qui élève les Anges au-dessus de nous. Toutefois, comment la sainte Ecriture nous représente-t-elle la contenance de ces esprits célestes en présence de la sainte Trinité? Ils se voilent la face de leurs ailes! Les Trônes tremblent! Les Puissances tressaillent! Leur puissante et glorieuse nature est ébranlée jusque dans ses fondements; ses profondeurs sont émues et troublées; leur vie, leur force, leur empire sur eux-mêmes semblent les avoir abandonnés.

"Plus profonds et plus vastes que les mers de la terre, ces Océans de vie paraissent comme s'ils devaient sécher en présence de ce Soleil de gloire; et la

simplicité même de la nature angélique semble ne pouvoir soutenir les effets de ce Feu qui pénètre partout pour tout purifier..."

*Jeudi, 3 octobre.*—Office ferial.

*Vendredi, 4 octobre.*—Saint Françoise d'Assise.

La vie de saint François d'Assise est tout à la fois une des plus attachantes et des plus austères, une des plus gracieuses et des plus mortifiées, une des plus simples et des plus admirables que l'on trouve dans toute l'histoire de l'Eglise. Bien peu de saints ont attiré autant d'âmes que saint François en a réunies dans sa grande famille, bien peu de héros ont davantage attiré et inspiré tous les arts du génie humain, bien peu de thaumaturges ont laissé sur notre terre d'exil autant de traces vénérées, autant de vestiges bénis, où aiment sans cesse revenir les pèlerins de tous les siècles et de tous les pays. L'artiste divin qui a conçu, exécuté et achevé la vie de saint François semble avoir voulu défier tous les arts humains, dont l'Italie est la patrie préférée, de concevoir quoi que ce soit qui approche de ce chef-d'œuvre, de cette image vivante de Jésus-Christ, dépouillée de tout bien terrestre, mais enrichie de tout bien céleste.

Lisons au bréviaire l'abrégé de cette vie admirable:

François, né à Assise en Ombrie, s'adonna dès le jeune âge au négoce, à l'exemple de son père. Un jour, que, contre sa coutume, il avait repoussé un pauvre qui sollicitait de lui quelque argent pour l'amour de Jésus-Christ, il fut aussitôt pris de repentir et exerça largement la miséricorde envers ce mendiant, promettant à Dieu que, de ce jour, il ne rebutterait quiconque lui demanderait l'aumône. Une grave maladie qu'il eut ensuite fut pour lui, dès sa convalescence, le point de départ d'une ardeur nouvelle dans la pratique de la charité. Ses progrès y furent tels, que, désireux d'atteindre la perfection évangélique, il donnait aux pauvres tout ce qu'il avait. Ce que son père ne pouvant souffrir, il traduisit François devant l'évêque d'Assise à l'effet d'exiger de lui une renonciation aux biens paternels; le saint lui donna satisfaction jusqu'à dépouiller les habits dont il était revêtu, ajoutant qu'il lui serait désormais plus facile de dire: Notre Père, qui êtes aux cieux.

Un jour qu'il avait entendu lire ces paroles de l'Evangile: N'ayez or, argent, ni monnaie dans vos ceintures, ni besace pour la route, ni deux vêtements, ni chaussures; il résolut d'en faire la règle de sa vie, et, quittant les chaussures qu'il avait aux pieds, ne garda plus qu'une tunique. Avec douze compagnons qui s'adjoignirent à lui, il fonda l'Ordre des Mineurs. L'an du salut mil deux cent neuf le vit venir à Rome, pour obtenir du Siège apostolique qu'il confirmât la règle du dit Ordre. Le Souverain Pontife Innocent III l'ayant d'abord éconduit, vit ensuite en songe cet homme qu'il avait repoussé et qui soutenait de ses

épaules la basilique de Latran menaçant ruine; il le fit aussitôt chercher et mander, l'accueillit avec bienveillance et approuva tout ce qui lui fut exposé. François donc envoya ses Frères dans toutes les parties du monde, afin d'y prêcher l'Evangile de Jésus-Christ; pour lui ambitionnant de rencontrer quelque occasion du martyre, il fit voile vers la Syrie; mais le Souverain Pontife qui régnait là n'eut pour lui que des honneurs, et comme il n'avancé à rien, il revint en Italie.

Ayant donc construit un grand nombre de couvents, il se retira dans la solitude du mont Alverne, pour y commencer un jeûne de quarante jours en l'honneur de saint Michel Archange; c'est alors que, le jour de l'Exaltation de la sainte Croix, un Séraphin lui apparut portant entre ses ailes l'image du Crucifié, et imprima à ses mains, à ses pieds, à son côté les plaies sacrées. Saint Bonaventure témoigne en ses écrits qu'assistant à une prédication du Souverain Pontife Alexandre IV, il entendit le Pontife raconter avoir vu de ses yeux ces stigmates augustes. Signes du très grand amour que portait au Saint le Seigneur, et qui excitaient au plus haut point l'admiration universelle. Deux ans après, gravement malade, François voulut être transporté à l'église de Sainte-Marie-des-Anges, afin de rendre à Dieu son esprit là même où il avait reçu l'esprit de grâce. Ayant donc exhorté les Frères à aimer la pauvreté, la patience, à garder la foi de la sainte Eglise Romaine, il entonna le Psaume: *J'ai élevé ma voix pour crier vers le Seigneur*; et au verset: *Les justes attendent que vous me donniez ma récompense*, il rendit l'âme. C'était le quatre des nones d'octobre. Les miracles continuèrent d'étendre sa renommée, et le Souverain Pontife Grégoire IX l'inscrivit au nombre des Saints.

Saint François fut canonisé à Assise même, par Grégoire IX, moins de deux ans après sa mort. Celle-ci eut lieu dans la nuit du 3 au 4 octobre 1226, et c'est le 16 juillet 1228 qu'il fut mis au nombre des saints, après avoir multiplié les miracles après sa mort comme pendant sa vie.

*Samedi, 5 octobre.*—Office de la Sainte Vierge du samedi et mémoire de S. Placide et de ses compagnons martyrs.

Noble romain, de la famille de saint Eustache, saint Placide fut confié tout jeune par son père au patriarche saint Benoît. Il fut ainsi le compagnon de saint Maur. Envoyé en Sicile par S. Benoît, à l'âge de vingt-deux ans pour y soutenir les intérêts de son ordre, il y fonda un monastère près de Messine, où il fut le modèle de toutes les vertus. C'est là, dans la cinquième année après sa venue dans l'île, qu'il fut saisi par les pirates Sarrasin avec ses compagnons les religieux du monastère, ainsi que deux de ses frères et sa sœur venus de Rome pour le visiter, et cruellement torturés pendant plusieurs jours, Dieu



déjouant par ses miracles la rage et la cruautés des barbares. Ce glorieux martyr eut lieu en l'an 539.

En apprenant cette mort, S. Benoit, qui vivait encore pour quelques années ne trouva que ces paroles: "Placide, mon très doux fils, pourquoi te pleurerai-je ?

Tu ne m'as été enlevé que pour être à tous. Je veux rendre grâces pour ce sacrifice du fruit de mon cœur offert au Dieu tout puissant."

L'abbé J.-A. D'AMOURS



## Les histoires de Jean Lander



LES histoires que Jean Lander présente au public sont pleines de sourires et pleines de larmes. Elles sont gaies et pathétiques, simples et attachantes, intéressantes comme la vie, plus douces qu'elle et plus attendrissantes.

Elles contiennent les leçons les plus profondes, les enseignements les plus salutaires; et jamais elles ne semblent faire la leçon à personne; jamais elles n'ont l'air d'enseigner.

Elles racontent, elles amusent, elles attachent, elles attendrissent, et le lecteur, le lecteur de tout âge, se trouve avoir bu, sans s'en apercevoir, un vin salubre et fortifiant. Chacune de ces nouvelles contient un enseignement, mais si parfaitement voilé par le charme du récit, que le charme paraît seul, l'enseignement est dissimulé. Il n'en est que plus présent, plus efficace, plus réel.

Le lecteur se défie naturellement des histoires qui ont l'imprudence de lui dire: Je vais te moriger. Il se raidit et se détourne. C'est l'enfance de l'art; c'est la fable d'Esopé qui avertit crûment et platement de la leçon qu'elle contient. Cette fable montre que...

Le lecteur n'aime que les enseignements déguisés, et Jean Lander les lui offre cachés sous des colliers de perles, c'est-à-dire sous des parures de larmes.

Pour lire ces nouvelles à un auditoire quelconque, il faut avoir des larmes dans la voix.

L'attendrissement est leur caractère propre. Le sentiment qui les inspire est si simple et si profond, que les mots les plus ordinaires y font monter les larmes aux yeux, sans qu'on sache très bien pourquoi.

L'extrême pureté de ces récits est pour quelque chose dans l'émotion qu'ils provoquent. Car la pureté donne la force au sentiment, et Jean Lander semble avoir le don d'introduire le sentiment pur et fort dans tous les détails de la vie humaine. Pauvre vie humaine! elle a tant besoin de secours pour être portée légèrement! Eh bien, ses actes les plus insignifiants en apparence, prennent sous la plume de Jean Lander, une couleur chaude et attendrissante qui les relève et les adoucit.

Notre génération a perdu le goût du pain. Pour son palais blasé, il faut des épices brûlantes. Jean Lander pourrait lui rendre le goût du pain. Les aliments qu'il lui offre sont très simples, très salutaires,

très fortifiants. Mais ils sont plus savoureux que le piment des Espagnols; car ils sont savoureux d'une saveur intime.

Ils ne portent pas à la tête. Ils sont savoureux et nutritifs sans être capiteux.

Les sentiments les plus élevés, les plus religieux, trouvent leur place dans ces pages très simples où la vie humaine se déroule avec bonhomie et, en même temps, j'ose le dire, avec solennité. Dans *la Recherche de Judith*, l'âme humaine montre quelques-unes de ses profondeurs. Dans *les Deux Saluts*, le respect prend la parole et demande à être réservé aux choses respectables. Dans *Femme et Femme*, l'héroïsme dit combien il peut être simple, et que le grandeur peut contenir une âme qui sait à peine le nom de la grandeur! Ce drame est si touchant, qu'il peut être senti partout; si profond, qu'il fait réfléchir les intelligences exceptionnelles. (1)

Le sentiment de la nature, qui ne produit dans bien des livres que des effets pittoresques et superficiellement poétiques, pénètre au fond des cœurs, quand il y est conduit par la plume de Jean Lander. C'est que Jean Lander voit la nature avec l'œil intérieur. Sous son regard, la nature entre dans la vie humaine, se mêle à nos sentiments. Elle devient quelquefois pathétique comme un souvenir.

Jean Lander introduit le pathétique dans les spectacles de la nature et dans les détails de la vie. Tel effet de lumière ou d'ombre, qui généralement passe inaperçu, devient pathétique entre ses mains; je dirai même qu'il devient dramatique: car chez Jean Lander, le pathétique, au lieu d'affaiblir l'âme, la fortifie pour l'action; par exemple, *Patte-Blanche*. Dans ce récit, qui est un chef-d'œuvre, le cœur humain montre de si naïves bontés, que les larmes sortent de tous les mots qui composent ce récit; je n'en connais guère de plus touchant. Il est si touchant, qu'on oublie presque de l'admirer. Il est si vivant que les personnages font oublier l'auteur, et vivant d'une vie si simple et si intime, qu'elle est invisible comme la sève des arbres. Les personnages de cette nouvelle ne songent pas à étaler leurs vertus; c'est à nous de les remarquer, car, quant à eux, ils ne les remarquent pas.

(1) La Vie Canadienne publiera les nouvelles signalées ici.

Il y a tant de simplicité dans leur courage, que ce courage est inaperçu d'eux-mêmes.

Les personnages de Jean Lander ne songent jamais à se faire valoir; c'est pourquoi ils valent tant ! Leur oubli d'eux-mêmes est une grâce charmante ; leurs âmes sont sincères comme des fleurs qui ouvrent leurs corolles et qui ne perdent pas leur temps à s'occuper des regards que les passants peuvent jeter sur elles.

Ce livre ne contient pas un seul discours contre la vanité, mais je ne connais pas de livre où la vanité soit flétrie plus efficacement. Dans la *Recherche de Judith*, madame Barnajot est une leçon vivante, plus efficace que les leçons mortes, et l'horreur qu'elle inspire est plus active que mille discours.

Il n'est pas une personne au monde entre les mains de qui les *Nouvelles de Jean Lander* ne puissent être mises. Chose rare ! non seulement elles peuvent faire du bien, mais elles ne peuvent faire que du bien.

Grands et petits, savants et ignorants, tous y trouveront cette saveur utile et délicieuse qui sort de la bonté et qui produit la bonté. Ceux qui répandront ce livre, répandront autour d'eux le parfum d'une bonne action.

Ce parfum est vif, pénétrant et durable. Il grandit, sous l'action du temps, au lieu de diminuer. Il embaume les jours brumeux; il ajoute sa lumière aux splendeurs des jours de soleil. Il est respirable à l'aurore, et respirable au crépuscule.

Si vous lisez ce livre, par un soir d'hiver, au coin du feu, peut-être (les souvenirs sont parfois étranges), peut-être vous rappellerez-vous subitement les gouttes de rosée qui brillent et tremblent, suspendus aux brins d'herbe, vers six heures du matin, au mois de mai, sous les rayons encore frais du soleil déjà radieux!

ERNEST HELLO.



## PATTE-BLANCHE



**L**ÉON était resté, à vingt ans, sans père ni mère, avec un jeune frère de onze ans et un petit patrimoine.

Par un rare bonheur, Léon était sage et courageux. Il vint à Paris, résolu à élever lui-même son jeune frère et à gagner la vie de tous deux.

Rien de plus simple en apparence.

Le petit patrimoine, placé sûrement, rapportait peu, et il ne fallait pas l'amoindrir.

Pour toute espérance, Léon avait une lettre de recommandation.

Mais qu'une lettre de recommandation se place difficilement à Paris !

On se présente dix fois, et dix fois le personnage est sorti. On le trouve enfin ! — Mais lassé de démarches vaines, abattu, découragé, abêti de fatigue, on se présente mal, on dit mal ce que l'on veut; on est gauche, embarrassé et sans nerfs. Les puissances intérieures sont émoussées. Les nuits ont été troublées par l'inquiétude, les jours pleins d'ennui énervant et d'oisiveté. On se montre faible et tout est perdu.

Léon éprouva cela, lutta, pourtant, courageusement, par amour pour son petit frère, qui se nommait Angélique, et finit par vaincre le sort.

Vaincre, hélas ! dans une bien petite victoire ! Il obtint un petit emploi, non par les soins de celui à qui on l'avait recommandé, mais par ses propres recherches, je ne sais comment, à force de vouloir.

Quand son protecteur apprit cela, il lui promit, pour la première fois, quelque chose. Il lui promit de s'occuper de lui, et, sur cette assurance, il lui sourit aussi pour la première fois, le quitta et n'y pensa plus.

Heureux homme ! son protégé était enfin placé !... Mais peu de temps avait suffi à Léon pour acquérir de l'expérience.

— Cet homme n'est pas méchant, pensa-t-il. Au premier avancement que j'aurai il m'appellera: mon cher ; au second avancement il se dira mon ami, et après, quand je commencerai à être quelque chose, il m'aidera vraiment, fallût-il pour cela parler au roi. Après quoi il dira que je suis un ingrat. Il racontera à ses amis qu'il m'a fait faire mes premiers pas, que c'est à lui, à lui seul que je dois tout. Il dînera chez moi et promènera sur ma maison un regard de propriétaire. Il s'étonnera que mon bien ne soit point à lui, que ma chambre ne soit point sa chambre, et mon lit, son lit.

En attendant ce moment-là, Léon avait loué une mansarde où il avait placé deux lits. Un lit large et bien fait pour Angélique, un petit lit de fer pour lui.

La petite croisée du réduit ouvrait toute grande sur les toits. Il en avait pris possession à la fin de septembre, alors que les feuilles commencent à jaunir. A cette hauteur, il fait froid le soir de bonne heure, et on mit un petit poêle de faïence, une commode, une table et même un petit tapis.

Léon avait une vieille tante presque aveugle, et quand, le matin à dix heures, il partait pour son bureau, il lui confiait Angélique, et à cinq heures, il le reprenait, le soir.

Ce fut un bonheur pour la vieille femme que d'avoir cet enfant. L'enfant la conduisait à l'église, à la promenade; et elle, elle instruisait l'enfant dans une

science simple et certaine. Elle redisait avec lui le *Pater*, le *Catéchisme* et le *Credo*.

Un jour, Léon dit à son frère :

—Petit, voilà que je travaille, il faut régler notre vie. Qui ne nous s'éveillera le premier ?

—Moi, dit l'enfant, car le matin, bien matin, je vois une étoile.

—Quand tu la verras, nous nous lèverons; je te donnerai tes leçons.

Le lendemain, l'enfant dit :

—Voilà l'étoile, mon frère, faut-il se lever ?

Léon vit que le jour pointait et on se leva. On fit ensemble le ménage, on prit des leçons, on pria. Et ainsi, chaque jour, l'enfant disait : Je vois l'étoile.

Un jour, Léon, dit à l'enfant :

—Quelle étoile vois-tu donc ainsi? puis il regarda et dit :

—Ce n'est point une étoile, petit, c'est une lumière sur les toits, quelque pauvre comme nous, sans doute, qui travaille. Puis, quand le jour vint, il aperçut quelque chose de blanc qui passait et repassait derrière la vitre d'une pauvre fenêtre.

Cette chose blanche était une main agile et travailleuse.

Quand il fit froid, Léon dit à l'enfant :

—Petit, je me lèverai quand tu verras l'étoile; mais pour toi, c'est trop tôt, il fait trop froid vraiment, tu te lèveras seulement quand tu verras Patte-Blanche.

Alors, depuis ce moment, l'enfant disait : Voilà l'étoile, — puis il retombait endormi.

Un peu plus tard, quand le jour venait, Léon touchait son frère au front, lui disant :

—Patte-Blanche, petit !

Et voilà le petit hors du lit.

C'est ainsi que se passèrent octobre et novembre.

A ce moment-là, l'enfant dit à son frère :

—Patte-Blanche est devenue noire.

Léon regarda. La main avait une mitaine, mais on voyait le bout des doigts, et chaque matin, Léon disait tout de même :

—Patte-Blanche, petit, lève-toi.

Léon pensait en lui-même à cette étoile matinale, à cette main travailleuse et agile. Un jour son cœur se serra, il eût voulu voir plus tard l'étoile, et voir plus tard Patte-Blanche; ce seul mot lui échappa.

—C'est trop tôt pour une femme !

Un jour, la neige couvrit les toits, et l'étoile se leva, et Léon vit encore Patte-Blanche.

Ce jour-là, Léon rapporta un surcroît de travail, et il dit au petit :

—Petit, j'ai un travail pour le soir, je gagnerai davantage... il ne faut pas gagner pour soir seulement !

—Nous donnerons, dit l'enfant, un châle à ma tante aveugle. Elle est vieille et elle a froid.

—Oui, dit Léon, c'est toi qui le lui donneras, tu lui diras : "Tante, c'est Patte-Blanche qui vous donne cela."

Un jour, Léon, devant sa porte, rencontra son protecteur.

—Eh bien, jeune homme, vous êtes placé, dit le personnage. J'irai vous voir. Où demeurez-vous ?

—Ici, dit Léon, au sixième étage.

—Ouf ! c'est trop haut pour moi, dit l'homme. Je ne monterai pas là !... Au revoir... et il passa.

Un jour de grand froid, il fit soleil, c'était un dimanche et Léon vit, ouverte, la fenêtre de Patte-Blanche; il regarda, et ne vit qu'une vieille commode sur laquelle il y avait une croix. C'est ainsi que se passa décembre.

Quand Noël vint, l'étoile brilla toute la nuit, Léon non plus ne se coucha pas.

Quelquefois, l'homme a le cœur touché, il sort de soi, il aime...

Léon, voyant l'enfant endormi, pensait :

—Pauvre petit, une sœur vaudrait mieux pour toi qu'un frère ! L'enfance a besoin de caresses. Les hommes n'en donnent pas. Une femme ici serait nécessaire... pour toi. Je t'aime, mon petit frère, mais combien j'ai peu de tendresse !... Notre père est mort; en mourant il a emporté la richesse, il travaillait. Mais notre mère ! en mourant elle a emporté les caresses !... c'est Noël, petit ! Jésus le Sauveur des hommes, Dieu lui-même a voulu avoir une mère, et nous, nous n'en avons plus !

Que de choses tristes en ce monde !

Il y a des hommes seuls, petits, et des femmes qui travaillent la nuit à la lumière !

L'enfant rêvait, et murmurait dans son sommeil :

—Je vois l'étoile.

Quand vint janvier, Léon reçut une lettre; elle était de son ministère. Il avait de l'avancement. Quelle fête ! Il gagnait, par mois, cent francs de plus. Il embrassa son frère et donna à sa tante aveugle une belle robe de drap.

Mais quand, le lendemain, le petit dit à son frère : Voici l'étoile, — le cœur de Léon se serra.

L'étoile, encore l'étoile par ce froid !

—Patte-Blanche, petit, dit-il ensuite, Patte-Blanche, petit, lève-toi.

C'est ainsi que janvier se passa.

Un jour que Léon était à la messe, il trouva une mitaine.

Il la garda.

—Puis il trouva son protecteur.

—Eh bien, mon cher, dit le personnage, voilà lancé, j'espère ? Je ne vous oublie pas ! J'irai vous voir un jour.

Je grinperai vos cinq étages... Faire des heureux est un bonheur... Puis il passa.

Léon aussi pensait cela : faire des heureux est un bonheur... rare. Après janvier approche le printemps ! En février déjà les arbres sont roses, la sève monte, sous la terre on sent quelque chose. Les oiseaux sont plus gais, le soleil plus chaud... les jeunes filles rêvent de rubans roses.

L'étoile était toujours là, le matin avant l'aurore.

Le petit faisait des progrès, on travaillait avec courage. Léon gagnait et on ne dépensait pas tout.

Patte-Blanche, sans le savoir, réglait la vie de ces deux êtres. Avec elle on se levait, on travaillait avec elle, on dormait en pensant à elle, avec elle on était toujours ; en son nom, on faisait l'aumône. Son exemple portait des fruits dont elle ne se doutait guère !

Elle, elle vivait avec sa grand'mère.

Elle gagnait pour toutes les deux en travaillant sans relâche.

Quelquefois, elle s'attristait dans son cœur.

—Vivre ainsi, pensait-elle, sans autre récompense que le pain... Seule au monde! Entre ma grand'mère et moi, chaque jour, la distance se fait plus grande !

La femme a besoin de donner. — Elle aurait voulu quelque chose, un frère, une sœur, quelqu'un qu'elle pût aimer et pour qui elle aurait eu des espérances.

Elle se nommait Rose.

Si elle avait pu savoir que, d'un homme, le mouvement de ses doigts avait fait un héros !

Car, dans Paris, que de convoitises, que de luxe, que de tentations, pour Léon comme pour les autres !

Jamais n'oublier un seul jour cette main blanche qui cousait et craignait de faire moins qu'elle ? Jamais n'oublier l'enfant ! Etre là, toujours là ! parce qu'une femme travaillait !

Si Rose avait pu savoir que sa lumière était une étoile, et que cette étoile guidait deux existences dans la route !...

Elle croyait que sa lumière n'éclairait que ses petits doigts, sa couture, sa grand'mère, son oiseau et son petit chat.

C'est ainsi que le printemps vint, et avec lui les fleurs, le soleil, les oiseaux, le ciel bleu et les roses.

Léon courant les champs, dès qu'il avait un petit moment.

—Viens, disait-il à son frère, je te conterai des histoires et je te dirai des vers.

On allait de Meudon à Saint-Cloud, que sais-je! on revenait avec des fleurs, on en parait la petite chambre, on chantait, on riait.

Un jour qu'on revenait ainsi, l'enfant se mit à la fenêtre.

—Patte-Blanche ! cria-t-il. Puis il eut un éclat de rire, il claquait ses petites mains. On l'avait entendu de l'autre fenêtre.

—Patte-Blanche avait levé la tête; elle avait souri à l'enfant.

Léon voulut voir, il approcha de la fenêtre, puis il se cacha vite dans le fond de la chambre.

Rose était si rose et si blanche, que Léon fut attendri de tant de jeunesse, et il pleura en embrassant son frère... Patte-Blanche ! Patte-Blanche !

—Vois, petit, comme elle travaille ! l'hiver, quand il fait froid et l'été quand il fait beau.. Allons, vite à l'ouvrage, et ne la trouble pas par tes cris.

Ce jour-là, Léon rencontra son protecteur.

—Savez-vous ce que j'ai appris? lui dit le personnage. Vous êtes nommé au tour de mérite. Allons, cher ami, ne vous plaignez pas de vos chefs. Je vous ai mis le pied à l'étrier. Je parlerai partout de votre savoir. Qui sait? peut-être un jour serez-vous ministre! Quel homme vous faites ! Je veux vous aller voir. Je veux voir votre chambrette.

Il s'y assit :

—Elle est jolie, dit-il, bien aérée, proprette ! il faut changer de quartier, vous viendrez près de moi, pour que je vous rende visite... Au revoir ! cher ami, dit-il. Puis il partit.

—Petit, dit Léon à son frère, comment faire pour partir d'ici ? Qui nous réveillera le matin ? Tu ne verras plus ton étoile, ni Patte-Blanche, ni rien ... restons encore !

Un jour, Léon regarda son trésor. Dans un tiroir de sa commode, il avait beaucoup de pièces d'or.

—Nous sommes riches, petit, dit-il à son frère, regarde.

Pendant ce temps, Rose pensait à l'enfant qui lui avait crié : Patte-Blanche.

—Sa mère, pensait-elle, peut-être serait mon amie... Je suis bien seule en ce monde !

Un jour, un prêtre vénérable entra chez Rose.

—Que Dieu vous garde, ma fille !

—Mon père, que me voulez-vous ?

—Je viens vous demander en mariage.

—Mon père, dit Rose, qui s'assit toute tremblante, je ne connais personne au monde.

—Ecoutez-moi, dit le prêtre, écoutez-moi, Patte-Blanche.

Puis il parla longtemps, et pendant que Rose pleurait, il racontait à la grand'mère comment cette enfant, dans sa sagesse, avait soutenu deux âmes. Comment on la respectait, et comment elle était aimée et comment on la nommait : Patte-Blanche, l'Etoile.

Enfin, il arriva qu'un jour Léon dit à son frère: —Viens, petit, je te montrerai celle qui va être ta mère.

On monta, le petit escalier, l'enfant s'arrêta en entrant, puis il reconnut Patte-Blanche, et il se jeta dans ses bras.

A quelques jours de là, Léon rencontra son protecteur.

—Vous vous mariez, lui dit le personnage, je vous aime, j'en suis ! Je veux aller à la noce ! Vous alliez m'oublier, ingrat ! Je serai votre témoin, cela me revient de droit.... Je vous ai connu pas plus haut que cela... Je vous ai mis dans la carrière... c'est dit, c'est entendu... Vous ne serez pas heureux sans moi... sans que j'y sois pour quelque chose ... Je veux manger à votre table et signer à votre contrat !

Il vint, en effet, prendre par à cette joie.

Et, quand Rose et Léon sortirent de l'église, tous deux émus, tous deux graves, pensant au bonheur de la vie ! il disait :

—J'ai pourtant fait ce bonheur-là !...

Quand Rose entra dans son ménage, au bras de Léon, qu'elle aimait, le frère de Léon lui disait :

—Rose? maman... Rose, regardez-moi.

Rose reprit :

—Dis : Patte-Blanche, petit : Patte-Blanche, j'aime ce nom-là.

—Patte-Blanche, dit l'enfant.

Et ce nom lui resta.

JEAN LANDER



## Un mot d'histoire ancienne



ON a dit beaucoup de mal du patronage, du jury et des femmes, mais jusqu'ici, on n'a pas encore trouvé moyen de les remplacer d'une manière adéquate. Alors, on s'est philosophiquement résigné à les endurer comme ils sont, sauf à en tirer, à l'occasion, le meilleur parti possible.

S'il nous est permis de remonter un peu haut dans l'histoire politique de notre pays, nous remarquerons qu'il est assez piquant de constater que ce favoritisme politique que nous appelons patronage, tant en horreur aujourd'hui, et dont nos politiciens veulent à toute force se débarrasser, à été jadis, le grand "but de guerre" avoué dans la lutte entreprise, dès les premières années de l'"Union", par le parti bas-canadien dirigé par Lafontaine et Baldwin contre les Gouverneurs et les quelques bureaucrates qui les entouraient. Chez nos politiciens de cette époque lointaine, on décorait l'exercice du patronage par les ministres du nom ronflant de responsabilité ministérielle intégrale.

—Il y eut bien quelques escarmouches au sujet du vote des subsides à Sa Majesté par la chambre basse, de l'expulsion de nos assemblées délibérantes des juges et des hauts fonctionnaires, mais, il n'y a pas à le nier, le gros de la lutte se fit sur la question des nominations. Ce que les Gouverneurs que l'Angleterre nous envoya de 1840 à 1843, revendiquaient avec le plus d'énergie comme une des prérogatives de la Couronne qu'ils représentaient ici, c'était l'exercice du patronage, le droit de distribuer à leur guise, parmi leurs bons amis, les hautes et basses charges administratives, civiles et militaires, avec les salaires y attachés. Les Gouverneurs prétendaient très sérieusement que ce n'était pas un rôle digne d'un représentant du peuple ni d'un ministre que de se faire pourvoyeur de sinécures et distributeurs de ronds-de-cuir. Lafontaine et ses amis répliquaient avec beaucoup de bon sens, que si la basse cuisine du patronage n'était pas besogne assez reluisante pour un représentant du peuple, elle ne l'était pas plus pour le représentant de la Couronne.

Au fond, personne ne fut assez naïf, alors comme depuis, pour prendre au grand sérieux le prétexte du point d'honneur ou des prérogatives sous lequel on s'abritait de côté et d'autre: tout le monde savait que

la question principale qui préoccupait les antagonistes était celle de l'intérêt personnel, et de l'influence politique. Les ministres qui réclamaient comme un droit le privilège de faire toutes les nominations dans le service civil et "la milice", avaient un double but: diminuer l'influence des Gouverneurs en les empêchant de favoriser le groupe de bureaucrates qui les entouraient, et d'un autre côté,—en devenant eux-mêmes les distributeurs des prébendes administratives,—de s'attirer les bonnes grâces de leurs amis et électeurs.

En 1848, Lafontaine l'emportait de haute lutte, et l'exercice du patronage par les membres de l'exécutif fut le couronnement, la consécration suprême et dernière de l'immortel principe de la responsabilité ministérielle complète. Cette victoire de Lafontaine contre l'antique bureaucratie vice-royale, fut la grande œuvre de sa vie, et elle est comptée,—avec l'expulsion des juges et des hauts fonctionnaires de nos assemblées délibérantes,—comme le plus beau triomphe de l'ancien parti libéral bas-canadien.

Les temps ont changé. Aujourd'hui le rôle du Gouverneur n'est plus en cause; le représentant actuel, en Canada, de Sa Majesté Georges V serait bien étonné si quelque courtisan allait lui suggérer de reprendre l'exercice du patronage auquel tenaient tant ses anciens prédécesseurs, les Sydenham, les Metcalf, les Bagot. Cette idée paraîtrait d'autant plus absurde que certains politiciens parmi les plus considérables de nos gouvernants actuels trouvent trop lourd le fardeau que Lafontaine considérait comme la tâche obligatoire de toute administration diligente. Ils veulent en débarrasser leurs épaules, jugées trop débiles, pour la confier à une Commission extra-parlementaire, inamovible et par conséquent irresponsable, sans se demander s'ils ne contribueront pas à créer, dans un temps plus ou moins long, une bureaucratie administrative assez semblable, et plus dangereuse peut-être, que cette bureaucratie vice-royale de jadis.

Nous n'avons pas le temps de compulsier toute la législation régissant notre service civil, pour établir la date précise où nos gouvernants, trouvant qu'ils en avaient "plein le dos" de l'administration du patronage, découvrirent que cette prérogative, tant prisée par leurs anciens, était devenue une corvée

désagréable, une besogne peu digne et donnant lieu aux plus graves abus. — S'il leur est donné de voir ce qui se passe ici-bas, nos vieux Gouverneurs, whigs ou Tories, des premiers temps de l'«Union», Lord Sydenham et ses successeurs, doivent tressaillir d'aise dans leur retraite de l'au-delà.

Vers 1880, une loi fut votée à l'instigation, croyons-nous, de Sir Hector Langevin, qui devait nous assurer une amélioration considérable en relevant le «status» intellectuel des fonctionnaires. Cette loi,—qui était une loi de réforme et non pas une loi d'anéantissement,—et qui se trouva être une grande nouveauté pour l'époque, pourvoyait à l'institution d'examen sérieux pour déterminer la compétence des candidats aux diverses charges administratives. L'opinion publique exigeait depuis longtemps cette réforme : il fallait trouver moyen de procurer à l'Administration des hommes de valeur, et de la débarrasser des incompetents.—C'est une grossière erreur répandue dans notre public, et même parmi un certain nombre de nos politiciens, de croire que celui qui a le pouvoir de procurer à un ami, à un parent, ou à un électeur influent, une position dans le service civil, a également le don surnaturel de lui octroyer toute la compétence voulue. Cela peut s'expliquer un peu par le fait que l'on est sous l'impression, chez le gros public, que les fonctionnaires ne font rien, et que pour ne rien faire, tout le monde est à peu près compétent. La vérité vraie est que dans le service civil, comme «chez la fourmi» ou dans un essaim d'abeilles, il y a quelques frelons et beaucoup de bons ouvriers,—ou, si vous aimez mieux, beaucoup de bons ouvriers et quelques frelons.

Le meilleur effet de la loi de 1880, qui établissait les examens du service civil, fut de fournir aux députés et surtout aux ministres, un moyen commode, et une manière très polie de se débarrasser de la plus grande partie des solliciteurs importuns. Les quémandeurs les plus tenaces, surtout ceux d'un certain âge, s'éclipaient d'eux-mêmes lorsqu'ils entendaient parler d'examen à passer.

Mais il ne tarda pas de se produire des faits surprenants, et qu'il ne faut pas négliger de noter, puisqu'ils comportent un grand enseignement pour l'avenir. On vit des députés, voire même des ministres, qui avaient avec les plus fermes convictions voté la «loi des examens», devancer les solliciteurs dans la chasse aux petits moyens pour éluder cette même loi pourtant si bienfaisante. A l'approche des élections des députés et des ministres, devenus «impossibles» dans leur comté, et cherchant aventure ailleurs, et d'autres voyant leur popularité d'antan s'en aller chez le diable, allèrent jusqu'à offrir eux-mêmes, ou faire offrir par leurs agents, des positions dans le service civil à des sujets notoirement insuffisants. A ceux de leurs électeurs, trop scrupuleux, qui doutaient de pouvoir passer les examens, ou qui se disaient trop vieux pour retourner à l'école, ils répondaient : «Ne

vous occupez pas de cela», dans le gouvernement quand on y est, on y reste"—Les électeurs acceptaient, votaient, passaient ou ne passaient pas les examens, mais ne manquaient jamais de toucher le salaire. Avec un pareil système, et avec les années, la loi de 1880 devint facilement lettre morte, et si l'on considère, «in globo», le personnel de notre vaste administration fédérale, on n'est pas du tout étonné de voir la faible proportion de sujets convenablement qualifiés.

Vraiment, quand j'entends dire que l'on va abolir tout le favoritisme qu'on appelle patronage, j'en demeure stupide. Je m'attends bien à ce qu'un de ces matins, on vienne m'annoncer que l'on a enfin trouvé le moyen d'abolir également : la guerre, les suffragettes, le tabac, les corsets, le cabotinage, le de nord'est, les bottines pointues, et les autres plaies diverses qui affligent l'humanité souffrante.

X.

## La pensée allemande

### Quelques principes de Treitschke (1)

Il est dans l'essence même de l'Etat de n'admettre aucune force au-dessus de soi.

Un Etat ne peut engager sa volonté envers un autre Etat pour l'avenir.

Il est clair que si les contrats internationaux limitent la volonté d'un Etat, ces limitations n'ont rien d'absolu.

L'Etat se réserve d'apprécier l'étendue de ses obligations prises par contrat.

Les liens qu'un Etat a contractés, en s'engageant par contrats avec d'autres Etats, sont l'œuvre de sa volonté; ils restent, pour cette raison, subordonnés à sa volonté. Ils n'ont de force obligatoire que dans la mesure où il continuerait à le vouloir.

La guerre est une nécessité naturelle; les sociétés humaines n'ont pas de conscience; tout moyen est bon qui conduit au but.

1—Ces pensées sont prises d'un même ouvrage *Politik*. On y voit bien formulée la théorie immorale et athée de l'autonomie absolue de l'Etat, mis au-dessus de la loi naturelle, signalée par M. Duthoit dans son puissant article «Le Syllabus et la Guerre.»

# L'APPEL DE LA TERRE

Roman de mœurs saguenayennes par Jean Sainte-Foy

(Suite)

VIII

C'est jour de congé.

Un doigt pâle du jour a troué les rideaux des fenêtres et annoncé l'heure du lever. Un premier rayon de soleil épand au bord de chaque colline, et au sommet des pics, les promesses d'un beau jour. Sur la montagne, des nuées lumineuses s'amoncellent; le fleuve s'enveloppe de brouillards. De la terre encore chaude de la veille monte une pénétrante odeur d'herbes humides. Des oiseaux chantent qu'on ne voit pas.

La villa Davis, toute grise, persiennes encore closes, semble dormir silencieusement dans l'ombre pesante des grands arbres verts. Mais on ne dort plus à l'intérieur. En effet, les horloges ont à peine scanné cinq heures que l'on voit sortir de la villa en complets costumes d'excursionnistes, M. Davis, sa fille et Gaston Vandry qui prennent aussitôt la route de la grève. Ils rejoignent bientôt Paul Duval qui les attend au bord de l'eau nonchalamment assis sur le rebord d'une chaloupe.

—La brise est bonne, dit l'instituteur, après qu'il eut salué ses amis; nous allons remonter le Saguenay comme à la vapeur.

—A la bonne heure, répondit M. Davis; c'est une excellente idée, M. Duval, cette petite excursion dans le Saguenay, et nous vous en savons gré.

La veille, en effet, l'instituteur avait proposé une excursion aux caps Trinité et Eternité. Il avait emprunté à cette fin une chaloupe dont il connaissait la rapidité et il comptait pouvoir avoir suffisamment de la journée pour accomplir le voyage.

Gens et paniers embarqués, on partit. Paul n'avait pas trop témérairement présumé des bonnes qualités de la chaloupe. Légère, elle semblait voler sur l'eau; la brise, du reste, une bonne brise soufflant de l'est, enflait ses voiles et l'on voguait comme en un rêve.

Blanche était ravie de cette excursion. Tout l'étonnait: le sillage que traçait l'embarcation dans sa fuite, l'action du vent dans les voiles blanches, les arbres qui filaient de chaque côté et qui étaient si haut, si haut perchés... M. Davis suivait avec attention les manœuvres habiles du maître d'école pour diriger la chaloupe; et il se sentait en parfaite sécurité. Gaston Vandry, assis près de la jeune fille, était toute prévérence pour elle; mais Blanche semblait fort peu se prêter aux galanteries du muscadin.

—J'ai des idées très arrêtées sur les promenades sur l'eau et dans les montagnes, disait-elle... Oh! ce ciel, regardez-moi donc ce ciel, père, As-tu jamais vu

pareil mélange de saphir et d'azur?...

—Oh! mais comme te voilà poète, fillette... Fi! un bas bleu!...

—Moi, je trouve qu'il va faire une journée chaude, disait Vandry.

—Il fera chaud, en effet, affirma Paul Duval.

—C'est l'observatoire de Tadoussac qui le prédit, sans doute? remarqua plaisamment le Montréalais.

—Effectivement, monsieur, répondit le maître d'école; notre observatoire a enregistré, que les rossignols ont chanté très tard hier soir et qu'ils étaient perchés au sommet des arbres, bien en vue; que les grenouilles sortaient de l'eau et coassaient avec volubilité tandis que les araignées travaillaient énergiquement; que les moucheron et les cousins tourbillonnaient par bandes épaisses avant le coucher du soleil et que, la nuit venue, les vers luisants brillaient d'un éclat extraordinaire.

Voyez-vous, monsieur, continua Paul, nos paysans n'ont encore que ces moyens rudimentaires pour savoir le temps qu'il va faire et je vous dis qu'ils ne jugent pas plus mal que vos savants astronomes.

—Bravo! s'écria la jeune fille; vive les vieux-majors!...

—Et s'il avait plu aujourd'hui? interrogea, un peu froissé, Gaston Vandry.

—Alors, on aurait vu, hier soir, les chiens gratter la terre, les chats se passer les pattes sur les oreilles; on aurait vu pénétrer les chauves-souris dans les maisons; les coqs eussent chanté plus tôt qu'à l'ordinaire; on aurait entendu les corbeaux et les corneilles s'appeler par de grands cris et vu les oies et les canards s'agiter et plonger sans relâche dans leur étang... Vous auriez pu apporter votre parapluie, monsieur, si vous aviez observé, hier soir, que les hirondelles rasaient le sol pour chercher les insectes qui sont leur nourriture et qui descendent plus près de terre à l'approche de la pluie..

—Oh! la belle montagne, s'écria tout-à-coup Blanche.

—C'est la Boule, répondit Paul Duval.

Assise sur sa base gigantesque et formant comme une sorte de cap, à l'extrémité d'une série de rochers et de pics qui atteignent souvent deux mille pieds de hauteur, la Boule se peletonne jusqu'au milieu presque de la rivière; elle en rétrécit le cours et y occasionne, au reflux des eaux, un remou contre lequel luttent souvent difficilement les petites embarcations. La Boule est de formation trappéenne comme la plupart des rochers du Saguenay, ce qui démontre l'origine

ignée de cette partie du pays. Toute cette masse de granit brun est sillonnée dans tous les sens de larges bandes vertes de sapins et d'épinettes, ce qui provoque chez Blanche Davis, cette heureuse comparaison qui enchanta l'instituteur :

—On dirait un gros œuf de chocolat ficelé de ruban vert...

Puis l'on vogua longtemps dans l'infini du silence qui grandissait toujours autour des excursionnistes, à mesure qu'ils remontaient la rivière, sa sphère mystérieuse. De chaque côté d'eux, des montagnes et toujours des montagnes se dressaient dans les attitudes les plus fantastiques. Ces rives du Saguenay sont deux chaînes abruptes, tourmentées, arides, mais toujours d'une grandeur indicible, de pics dénudés, de crêtes nues, de caps effrayants plongeant perpendiculairement dans les abîmes sans fond de la rivière. Une pente douce garnie de forêts de sapins, d'épinettes et de bouleaux adoucira quelquefois la rudesse de ces décors sauvages; mais pendant des lieues et des lieues, c'est la nature tourmentée, informe et titanique. C'est d'une grandeur sans égale, c'est d'une sublime sauvagerie, à la longue fatigante, étouffante...

L'on fut presque content quand, un peu avant midi, on arriva en face des Caps Trinité et Éternité.

—Oh ! que c'est grand, s'écria la jeune fille, en levant sa jolie tête vers les sommets du monstre de granit.

—C'est merveilleux, compléta M. Davis.

—Ça manque à Montréal, un cap semblable, hasarda Gaston Vandry, en s'essuyant le front de son mouchoir.

—Rien que ça ? lui jeta la jeune fille; vous n'êtes pas difficile, vous.

Paul fit débarquer ses voyageurs dans une petite anse au pied du Cap Trinité.

Le soleil arrivait à son zénith et l'ombre des deux caps coupait en deux la rivière. Un énorme silence pesait sur ce coin effrayant de la nature saguenayenne. L'instituteur plaçant ses deux mains en forme de cornet devant sa bouche, lança le cri mélancolique du huard... La plainte du bubonide monta d'abord vers le ciel puis, retombant tout à coup, elle alla frapper à toutes les saillies des deux géants de pierre; elle s'éparpilla en mille modulations dans l'espace silencieux... puis, durant une minute, l'écho se promena d'anse en anse, roula de crête en crête, de rocher en rocher, descendit au fond des ravins, puis, remonta encore, s'affaiblissant toujours, s'arrêtant tout-à-coup, accentuant davantage le solennel silence.

M. Davis et sa fille étaient ravis.

Or, pendant que le maître d'école les voyaient tous trois perdus dans la nuette admiration des deux géants, l'idée lui vint de faire un bout d'histoire du Saguenay. Il dit à ses amis la terreur, que cette rivière inspirait autrefois aux voyageurs, aux blancs aventureux et aux indiens superstitieux; il raconta les

dangers des premiers navigateurs qui osèrent s'aventurer dans ces gorges; puis, la popularité dont, une fois disparue la terreur qu'il inspirait, jouit, aujourd'hui, le fleuve aux "eaux profondes", et Paul ajouta :

—Ce cap qui s'élève au dessus de nos têtes et dont vous apercevez les trois gigantesques échelons, comme toutes les merveilles de la nature, a aussi sa légende qui ne le cède en rien à celle des menhirs de la Bretagne.

—Vous la savez?... interrogea vivement Blanche.

—On se la transmet, ici, de père en fils, dans nos familles et, pour ma part, je n'ai eu garde de l'oublier, mademoiselle.

—Quelle joie ! s'écria la jeune fille; contez-nous-la, voulez-vous ?

—J'y prendrais franchement un grand plaisir, dit M. Davis.

—Ça fera passer le temps, ajouta négligemment Gaston Vandry.

Tous quatre s'assirent dans l'anfractuosité d'un rocher, au fond de la petite baie et, le maître d'école, comme s'il fut devant ses élèves, commença la légende du Cap Trinité, telle qu'on la raconte dans le pays du Saguenay. (1)

—C'était un beau soir d'été, voilà des siècles. Le Saguenay est plein des feux mourants du soleil qui se couche, derrière les Laurentides. Alors, le Saguenay, plus qu'aujourd'hui encore, vibrait avec amour à tous les bruits de la Nature et, ce soir, tout chante sur la terre comme tout sourit dans les cieux... Donc, c'est un soir d'été, voilà des siècles... Deux nacelles s'avancent, silencieuses sur les flots qui s'en vont là-bas d'où nous venons... Ce sont deux canots d'écorce tels que les Indiens les façonnent encore aujourd'hui; chacun d'eux est monté par deux hommes qui battent les flots en cadence. Tous quatre sont enfants des bois et ils s'abandonnent, ce soir, aux charmes de leur éternel rêve...

Tout à coup, nos indiens arrivent au pied de deux caps qui font la nuit de leurs ombres immenses; entre les deux caps, il y a une anse arrondie et coquette.

C'est celle où nous sommes en ce moment, disait Paul.

Les canots glissent, plus rapides; coupant la ligne d'ombre que projettent les caps, ils viennent s'échouer dans la baie. Les canots sont vite couchés sur la grève où ils semblent déjà dormir et, bientôt, s'élèvent vers le ciel des flammes d'un grand feu de sapin. Les quatre indiens, disposés à l'entour du foyer, regardent longtemps, rêveurs, les rougeoisements de la flamme et les spasmes des tisons qui se tordent dans les cendres rouges. ... Approchons-nous de ces hommes austères, premiers habitants de ces farouches solitudes et prêtons l'oreille à leurs discours; l'un d'eux parle. C'est le plus jeune.

(1) Cette légende a été racontée en de beaux vers, dans l'"Oiseau Mouche" du Séminaire de Chicoutimi, en 1894, par M. l'abbé Alfred Tremblay, de Chicoutimi, (Derfla).



“Oeil du Hulotte, dit-il à son voisin, vieillard aux regards étincellants, voudrais-tu nous dire, en ta haute sagesse, ce que t'apprirent aux jours de ton jeune âge, les anciens de notre valeureuse tribu sur ces sombres lieux où nous sommes cette nuit !

“Pied-de-Perdrix, dit le vieil indien, je veux bien raconter au fils de mon frère ce qu'au jour de ma jeunesse j'appris de ces lieux. Ecoute. C'était aux premiers jours de ce monde : l'Être Suprême que nous craignons tous avait noyé tous les mauvais manitous dans ce fleuve qui roule ses flots à nos pieds. Mais un encore, un démon, plein de rage, se débattait encore dans l'abîme, voulant, invincible orgueilleux, reconquérir ce trône du monde qui l'avait rendu si jaloux aux jours de sa gloire. C'est ici même, en cet endroit, mon fils, que le bras, du Tout-Puissant, avant lancé, à travers les espaces, ce monstre orgueilleux qui ne cessait de vomir sa haine dans le fleuve devenu son cachot.

Or, un clair matin, un géant merveilleux s'en vint chasser ici ; c'était Mayo, notre premier ancêtre. Il était grand comme l'un des pins qui couronnent le sommet de ces caps et il était si fort qu'il arrachait de ses bras nerveux les plus puissants sapins de nos forêts... Depuis deux jours entiers, Mayo, parti de cette baie, là-bas, où l'astre qui nous éclaire va bientôt surgir, poursuivait sa course et pour la dernière fois, l'aube allait blanchir l'horizon avant qu'il n'arrivât dans son domaine de chasse... Que voit-il soudain ? Devant lui, le fleuve en courroux se soulève par bonds furieux et il agite ses flots comme sous les efforts de Pouragan dans les bois de tes pères... Et le canot de Mayo ne veut plus avancer. Le père de nous tous avait reçu du Très Haut une promesse solennelle. Dans ces instants de détresse, il n'avait qu'à crier vers lui pour éprouver aussitôt les effets de son bras vengeur. Le Sublime Chasseur jette un cri vers le ciel puis il s'apprête à dompter le monstre qu'il cherche à distinguer au milieu du fleuve. Enfin, il aperçoit sa face grimaçante et il voit sa tête affreuse qui se dirige vers lui. Mayo nage avec vigueur vers la rive. Tout à coup, le monstre fait un bond et s'élançe

sur le canot du géant. Mais Mayo l'attend; à cet instant une force surnaturelle se glisse dans ses veines; il saisit la bête au vol et la prenant par la queue, il la fait tourner au dessus de sa tête puis lui brise le front sur le mont qui s'élève ici. Le démon n'était pas encore sans mouvement; pourtant cette tête endurcie avait broyé la roche faisant aux flancs du cap une large échancrure... Par trois fois l'impitoyable chasseur battit ainsi de la tête du monstre le grand mont blessé... Et voilà, mon fils, la raison de ces trois larges entailles que tu vois dans ce cap au sommet duquel, depuis, aucun arbre n'a poussé...

“Ainsi parla Oeil de Hulotte, puis, aux pieds du cap immense dont le dernier écho venait de répercuter la voix sonore du chef, le silence se fit. Le feu de sapins d'éteignit et les rêves vinrent bientôt errer sur ces grèves sauvages jetant l'oubli sur le merveilleux récit...”

Le maître d'école avait cessé de parler et longtemps la jeune fille resta sous l'impression de son conte. Elle semblait écouter encore la voix métallique et insisive, la parole ardente et colorée du fils du Pierre Duval. Certes, l'accent était quelque peu rugueux et râpait des oreilles accoutumés plutôt aux mots mielleux sussurés dans les salons; mais Paul avait une éloquence naturelle, un bonheur d'expressions que Blanche avait rarement surpris sur les lèvres des habitués des salons de sa mère...

La lune était déjà haute dans le ciel quand on fut de retour à Tadoussac.

Et comme le beau Vandry se plaignait de la fatigue, exprimant le désir d'un lit douillet, Blanche le foudroya :

“Vous vous n'êtes qu'un vulgaire; vous n'entendez pas grand'chose, allez, aux harmonies de la Nature !... Que dis-je, vous avez baillé, aujourd'hui, en face du Cap Trinité... Ne niez pas; vous avez baillé; je vous ai vu !...”

JEAN SAINTE-FOY

(à suivre)



## LES FÊTES DU MONUMENT HEBERT A QUEBEC



**E**ST-IL trop tard pour parler de ces fêtes? Peut-être, s'il s'agissait d'un vrai compte rendu. Mais d'abord le cadre dont nous disposons ne nous permet guère de les raconter au complet, ensuite nos grands quotidiens en ont été naguère assez remplis, enfin il est probable qu'un compte rendu officiel en sera publié l'un de ces jours. Pour toutes ces raisons, nous renonçons à les décrire par le menu. Tout au plus, ce sont quelques impres-

sions que nous avons gardées de ces belles fêtes, qui ont marqué, à Québec, le 3 septembre dernier, le dévoilement du monument de Louis Hébert, que nous voulons très simplement, dans nos modestes pages, enregistrer pour l'histoire.

Louis Hébert, personne ne l'ignore, c'est le premier colon, il y a trois cents ans, de notre Nouvelle-France, c'est le premier ancêtre, sur les bords du Saint-Laurent, de nos habitants canadiens, c'est l'Abraham

et le père, ainsi qu'il a été dit, des vivants et des croyants de chez nous. Autant que personne, certes, il méritait de revivre, dans le bronze et le granit, sur ce sol, que le premier il a ensemencé, de notre vieille et bonne ville de Québec. Le troisième centenaire de son arrivée au Canada, en 1617, qui tombait l'an dernier, constituait une date propice à l'érection d'un monument à sa mémoire, et l'occasion était par ailleurs très opportune, en ces temps où, de toutes façons, ceux qui pensent et réfléchissent prêchent le retour à la terre et l'attachement aux choses de la vie des champs. Beaucoup de gens donc, depuis quelques années, songeaient à honorer, d'une manière ou d'une autre, le premier père de famille de Québec et du Canada. Nos écrivains et nos publicistes en parlaient. Mme Laure Conan, par exemple, avait écrit là-dessus, dans la *Revue canadienne*, des pages délicieuses. Mais, comme toujours, il a fallu que quelqu'un—et quelqu'un qui fût énergique et tenace—se dévoue corps et âme à l'œuvre pour la faire aboutir. Il y avait, en effet, plus d'une difficulté à vaincre et plus d'un obstacle à surmonter. La moindre de ces difficultés, le plus petit de ces obstacles, ce n'était pas, sans doute, ce temps de guerre que nous vivons, depuis quatre ans passés, et qui semble s'accommoder si peu à des manifestations et à des démonstrations joyeuses. M. l'abbé Couillard Desprès, le descendant direct de Louis Hébert et de Guillaume Couillard et le propre historien de l'un et de l'autre, s'est trouvé l'homme de la circonstance. Son énergie et sa ténacité, son savoir-faire et son zèle sont parvenus à l'emporter sur tout et à triompher de tous. Quelques abstentions ont pu persister, qui s'expliquent sans cesse peut-être d'être regrettables. Mais enfin, Louis Hébert a son monument à Québec, non loin de celui de Champlain et tout près de celui de Laval, et c'est justice.

\* \* \*

Ce monument, dû au ciseau du sculpteur Laliberté, disons-le tout de suite, nous paraît vraiment bien. Tout au haut d'un piédestal en granit d'élégante venue, Hébert, en costume de l'époque, le front tourné vers le ciel, cependant que l'une de ses mains tient encore, ramenée vers le sol, l'antique faucille, offre à Dieu, de l'autre main—la gauche—, dans un geste qui résume sa vie et son œuvre, le premier fruit de son labeur de colon, la première gerbe de blé canadien. Au bas du piédestal, de chaque côté, d'une part Marie Rollet, femme d'Hébert, livres en mains, fait l'école aux enfants sauvages, tandis que d'autre part, Guillaume Couillard, gendre d'Hébert, appuyé sur une charrue d'autrefois, continue apparemment l'œuvre des premiers labours. Nous avons entendu dire, à Québec même, que ces deux bas-reliefs sont parfaits. "Hébert peut-être, ajoutait-on, dans son bronze, là-haut, paraît bien un peu fluet, ou encore c'est son piédestal qui est trop lourd?" "En tout cas," affir-

mait-on, "le héros n'a pas l'air, dans l'ensemble, assez vigoureux." A cela, il a été répondu: "Oui, peut-être. Mais n'oublions pas qu'avant de se faire colon, Hébert était d'abord un pharmacien, né et élevé à Paris. Est-il invraisemblable qu'il ait été de sa personne un peu frêle et ne doit-il pas nous suffire que de lui soit issue une race forte?" Quoiqu'il en soit, Hébert nous paraît, à nous, bien lui-même dans le bronze qui l'immortalise, et son geste surtout nous ravit. C'est le geste vraiment qui convenait au souvenir évoqué. Cette offrande à Dieu, par Louis Hébert, de la première gerbe moissonnée au pays, c'est simple, c'est naturel, c'est vrai, et par conséquent, à notre avis du moins, c'est grand et c'est beau.

\* \* \*

Québec, la ville de nos souvenirs, se prête d'ailleurs magnifiquement, comme site, à l'apothéose de nos héros. Sa nature incomparable est riche d'endroits et de décors où s'encadrent, tout à l'aise, les bustes ou les statues de nos grands morts de la patrie. Les Québécois, parce qu'ils y sont habitués, l'éprouvent sans doute moins vivement que l'étranger qui passe; mais c'est bien ainsi. Tout amie du progrès que soit leur ville—ce que son "exposition" récente établissait parfaitement—à tout venant elle parle, surtout et avant tout, du passé et de son héroïque histoire. Champlain, Hébert, Frontenac, Laval, Montcalm, Lévis, Plessis même, et ceux qui vinrent comme lui plus tard, y sont toujours, nous semble-t-il, étrangement vivants!

Soit que vous vous abandonniez doucement à vos réflexions et à vos rêves, sous le toit, aussi vénérable qu'hospitalier, de la vieille demeure des curés de Québec, bâtie dans le goût du temps, tout à côté de l'archevêché et du séminaire, et si curieuse à voir, avec ses murs épais et trop bas et ses alcôves enfoncées, qui ont l'air de s'étonner des améliorations modernes, qu'on a introduites dans leur sein, et qui ne font apparemment que subir les radiateurs et les ampoules électriques dont on les a chargées... Soit que vous vous promeniez, dans une auto amie, par les voies superbes qui vous mènent à Pont-Rouge et vous ramènent par le chemin de Sainte-Foy, en admirant les plus belles scènes de nature qui se puissent voir sous le soleil... Soit encore que vous dominiez, du haut de la galerie d'un déjà vieux camarade d'antan (dont le cœur et la plume sont restés jeunes), l'im-mense, pittoresque et si fraîche vallée de la rivière Saint-Charles, au moment par exemple du crépuscule, alors que les feux puissants des globes incandescents, qui s'allument au loin, à chaque coin des rues et à chaque borne des chemins, semblent se confondre dans un repli mystérieux avec les étoiles qui scintillent au firmament et unir étroitement en quelque manière la terre au ciel... partout, toujours, à n'importe quel endroit et à n'importe quelle heure, à Québec, si riche

que soit sa vie actuelle, ce sont, avant tout, d'abord et par dessus tout, les faits et les gestes des anciens, leurs paroles et leurs mots historiques, qui vous reviennent à l'esprit ou qui vous montent aux lèvres. Vous vivez du passé et le passé revit en vous! Et c'est pourquoi, nous semble-t-il, les héros de jadis, dans leur bronze ou dans leur marbre, se trouvent là comme chez eux, tout simplement, tout naturellement.

\* \* \*

Dans ce cadre que la nature et l'histoire nous font si beau, à nous Canadiens d'origine française, au milieu du mouvement et du bruit de "l'exposition", en présence des plus hauts représentants de l'Eglise et de l'Etat, par un temps vraiment idéal, fait d'air pur et de gai soleil, malgré la douleur qui étreint tant d'âmes, les fêtes du dévoilement du monument Hébert se sont déroulées grandioses. Nous renonçons, avons-nous dit, à les décrire dans tous leurs détails. Notons seulement les principales manifestations auxquelles elles ont donné lieu.

Le matin, à la basilique, il y eut messe solennelle, que chantait le président du comité du monument lui-même, M. l'abbé Couillard Després, assisté par deux Pères franciscains, les frères des Récollets d'autrefois, et que présidait du haut de son trône, le vénérable cardinal archevêque de Québec, Mgr Bégin, entouré des membres de son chapitre diocésain et des évêques ou représentants d'évêques présents aux fêtes, ainsi qu'à d'un clergé assez nombreux. Dans les nef, le premier ministre de la province, le maire de Québec et celui de Montréal, les hommes publics de tous les corps sociaux, un auditoire d'élite sûrement avaient pris place. Nous ne dirons rien de l'allocution qui fut donnée à l'évangile et que nous avons eu nous-même l'honneur de prononcer. Elle tendait à exposer que notre premier colon fut, tout ensemble, un homme, un pionnier et un chrétien.

L'après-midi, à deux heures, ce fut la cérémonie du dévoilement. Tous les hommes officiels sont là, sur l'estrade d'honneur, face à l'hôtel-de-ville, depuis Son Eminence le cardinal Bégin, Mgr Roy, Mgr LaRoque, sir Lomer Gouin, le maire Lavigueur, le maire Martin, l'honorable Caron, et tant d'autres, jusqu'aux plus modestes. M. l'abbé Couillard Després préside la foule n'est pas aussi considérable que nous l'attendions. Elle est pourtant imposante. Une fanfare claironne et tout un bataillon de petits zouaves parade. Le ciel est pur de tout nuage. Un beau soleil de septembre inonde et réjouit toute chose. Bientôt, au-dessus de tout ce peuple, très haut, dans l'air, un aviateur—Domenjoz—viendra survoler et évoluer avec beaucoup d'aisance, jettera sur la place un drapeau aux trois couleurs, qui veut être un salut du présent au passé, et puis, à tire d'ailes, s'en ira vers Lévis. Les discours commencent. Comme toujours, il y en a trop. Mais ils sont tous intéressants. L'abbé

Couillard raconte Louis Hébert, comme un historien de carrière sait le faire. Sir Lomer Gouin a le mot de louange sobre et sûr, avec une application pratique. Le maire de Québec accepte au nom de sa ville le monument que lui offre le comité. M. le ministre de l'Agriculture Caron a des accents émus pour parler de l'importance et du charme vrai du travail de la terre et trouve en passant un mot très heureux à l'adresse du sculpteur Laliberté—à qui la foule fait une ovation. M. Grisdale, du département de l'Agriculture d'Ottawa, un anglais et un protestant, se montre largement sympathique. Quatre poèmes sont lus, qui sont signés, le premier par le Père Chaussegros (des jésuites), et les autres par MM. Doucet, Desilets et Chapman. Le général Landry remet une décoration à M. Guay, de Chicoutimi, méritée par son fils, le lieutenant Guay, mort au champ d'honneur.

Quelques heures plus tard, au parc de "l'exposition", a lieu une jolie cérémonie, organisée par M. l'avocat Georges Bellerive, pour rendre un spécial hommage à la femme de Louis Hébert, Marie Rollet, qui fut, comme on sait, digne du héros qu'elle avait suivi jusque sur nos bords et dont elle continua l'œuvre avec son gendre Guillaume Couillard. Cette cérémonie est présidée par l'honorable M. Delage, surintendant de l'Instruction publique. M. Bellerive lui-même, puis M. de Saint-Victor, agent consulaire pour la France, M. l'avocat Prince, président de la Saint-Jean-Baptiste, et M. l'inspecteur général Magnan, président de la Saint-Vincent-de-Paul, prononcent des discours. Mlle Daveluy, de Montréal, lit un travail fort bien fait à l'honneur de Marie Rollet, et des poètes—MM. Desilets, Morisset et Doucet—chantent ses vertus et ses mérites.

\* \* \*

La "journée d'Hébert" s'est ainsi passée, belle radieuse, éloquente, évocatrice et reconfortante. Mgr d'Hulst disait un jour—c'était à Reims, en 1896, au quatorzième centenaire du baptême de Clovis—qu'il est utile toujours d'incliner le présent devant le passé, pour instruire et fortifier l'avenir. Malgré les tristesses de l'heure présente, et peut-être à cause d'elles, il nous semble que la "journée d'Hébert" avait sa raison d'être. Plus que jamais, pour l'accomplissement des grands devoirs que la guerre impose, à l'arrière comme au front, nos gens ont besoin d'être forts. La vie et l'œuvre de notre Louis Hébert ne prèchent pas autre chose—*Esto vir fortis!* Puisse notre premier colon, du haut de sa stèle de granit, dans ce bronze de Laliberté, qui le gardera aux générations de l'avenir, continuer, pour elles, son œuvre virilisante!

L'abbé ELIE-J. AUCLAIR.

Montréal, 15 septembre 1918.

*Semaine religieuse de Montréal*

Au 23 septembre.

## QUEBEC

— Bénédiction d'un monument au Sacré-Cœur par S. E. le Cardinal, à Notre-Dame du Chemin.

Cette forme de la dévotion au Sacré-Cœur a pris chez nous un développement considérable. Il ne se passe pas de semaine durant la belle saison qu'on n'entende parler d'une effusion semblable de la piété paroissiale.

—Il y a 50 ans que S. E. le Cardinal s'est enrôlé dans la milice du Tiers-Ordre franciscain, dans un couvent de Franciscains du Tyrol. Une fête intime a été donnée chez les Franciscains de cette ville, pour commémorer ce pieux anniversaire, à l'occasion duquel S. E. a, d'ailleurs, fait publier une belle lettre circulaire. Le Tiers-Ordre de Saint-François compte ici 3,500 membres.

—Mort de Mère Sainte-Croix, supérieure provinciale des religieuses de Jésus-Marie, à Sillery.

—Son Eminence a souscrit \$500 pour l'Oeuvre des "huttes d'armée".

Le gouvernement provincial s'est aussi fait inscrire pour la somme de \$25,000.

—Nomination de l'honorable juge Wilfrid Mercier au siège occupé dans le Conseil de l'Instruction Publique par feu sir Horace Archambault. Mgr T.-G. Rouleau, principal de l'Ecole Normale Laval, est nommé membre adjoint du même Conseil.

—Tout le personnel de notre Département du Feu s'organise en *Union Nationale*, affiliée au *Conseil Central National des Métiers du District de Québec*, l'importante fédération nationale et catholique qui a tenu à Québec, au début de septembre, la belle Convention dont nous avons parlé.

—Convention annuelle, à la Salle des Chevaliers de Colomb, la semaine dernière, du *Congrès des Métiers et du Travail du Canada*. On comptait 455 délégués venus de toutes les provinces. Ce Congrès, c'est l'Internationale, affiliée à la *Fédération Américaine du Travail*. S. H. le maire et les deux ministres sir Lomer Gouin et l'hon. M. Taschereau ont porté la parole, à la séance d'ouverture.

Une quantité considérable de résolutions—environ 80—ont été discutées, dont un bon nombre conduiraient au socialisme d'Etat. Une, entre autres, demandait la nationalisation de la médecine et le contrôle des hôpitaux par les pouvoirs publics. Une autre faisait table rase de l'immunité des biens d'Eglise, et ainsi de suite. Comme question de fait, la délégation de l'Ouest s'est montrée socialiste, ainsi qu'une fraction importante de celle de Montréal. C'est pourquoi les débats ont été très orageux.

La Convention a rejeté une résolution demandant le rappel de la Loi du Service militaire et s'est prononcée avec vigueur contre le travail des jaunes. Le président Watters a été battu aux élections par le

## LES FAITS DE LA SEMAINE

délégué Thomas Moore, de Niagara. Le secrétaire Draper a été réélu.

—Mort de M. J.-B. Hance, un peintre bien connu à Québec, qui avait étudié les beaux-arts à

Paris et à Florence.

—M. W.-R. Dorsey, consul américain à Québec, retourne à Shanghai.

—Arrestation d'un nommé Trotoski, un Russe fortement soupçonné d'être un agent bolchéviste.

## CANADA

—Retour de S. G. Mgr Fallon, évêque de London.

—Mort du R. P. Hyacinthe Hudon, S. J., à Montréal. Le P. Hudon était né à Saint-Pie de Bagot, le 24 novembre 1839. Entré chez les Jésuites en 1866, il avait été ordonné à Laval, en France, par Mgr Le Hardy du Marais, en 1880. Il fut tour à tour missionnaire, à Port-Arthur, à Chelmsford, et professeur, recteur, ministre à Montréal et au Collège de Saint-Boniface.

—Mort du R. P. Gendreau, O.M.I., au Cap-de-la-Madeleine,—et de M. J.-A. Wall, avocat, directeur de la *Register-Extension*, à Toronto.

—Le R. P. Martin, O.P., est nommé prier à Saint-Hyacinthe, en remplacement du R. P. Béliveau.

—On sait le beau travail accompli par la *Ligue nationale de Colonisation* de Québec, et comment elle a trouvé le moyen de soutenir de façon pratique plusieurs colonies naissantes de la Matapédia. Il vient de s'organiser à Chicoutimi une société-sœur dite *Société de colonisation Chicoutimi-Lac-St-Jean*, par un groupe notable de citoyens de ces deux comtés. S. G. Mgr Labrecque a fait un appel public en faveur de cette ligue et de l'œuvre de la colonisation, dont l'urgence n'est plus à démontrer.

Dans le même ordre d'idées, le *Comité de Colonisation* de Montréal a transmis au gouvernement provincial une série de vœux importants, dont voici les principaux: il est proposé d'affecter un dixième du budget provincial, environ \$1,000,000, au peuplement de notre province; il est demandé de construire des chemins carrossables et des embranchements de chemins de fer au Témiscamingue-Abitibi, au Lac Saint-Jean, au Nord de Montréal; de faciliter aux colons l'industrie laitière, l'accès à des maisons d'école et l'établissement d'un "crédit du colon".

La colonisation et l'agriculture doivent être, en effet, la préoccupation des pouvoirs publics, lesquels, ici plus qu'ailleurs, ont mission d'aider et de suppléer l'initiative des particuliers.

—L'Association d'Education canadienne-française du Manitoba nous demande de lui envoyer des institutrices. L'Etat manitobain refuse les sujets bilingues de la province manitobaine, qui n'ont pu

fréquenter l'Ecole normale. On s'adresse donc aux normaliennes de Québec pourvues de diplômes académiques ou modèles, pour le français et l'anglais. Les candidats doivent, en outre, être en mesure de parler un excellent anglais et de subir, en anglais, un ou deux examens spéciaux devant les autorités du Département d'Education du Manitoba. Pour éviter les démarches inutiles, toute proposition de service doit être accompagnée de la recommandation de personnes compétentes, les Directrices, par exemple, ou les Principaux des Ecoles Normales d'où on est sorti diplômé. Il y a là, pour des institutrices pouvant réunir les qualités voulues, une excellente tâche patriotique à tenter.

—Le personnel de la Commission d'administration du Canadien-Nord est définitivement nommé A. M. D.-B. Hanna, président, et à MM. Mitchell et Bell, déjà mentionnés, sont ajoutés MM. R. Hobson, T. Jones, E.-R. Wood, A.-T. Riley et C.-M. Hamilton.

—Le juge McLennan, de Montréal, est nommé président du Bureau de révision des décisions des bureaux de conciliation, en matière de différends ouvriers. Autres membres: MM. C.-H. Duggan et Gustave Francq, de Montréal, J.-W. Bruce et S.-R. Parsons, de Toronto.

—Nomination au Sénat de M. William Sloan, unioniste, et de M. Turriff, député libéral unioniste d'Assiniboine.

—Caucus libéral à Ottawa. On décide, notamment, de ne pas reprendre avant la fin de la guerre la publication du *Mois libéral*.

—L'hon. juge Gustave Lamothe, de la Cour Supérieure de Montréal, est nommé juge en chef de la Cour du Banc du Roi, en remplacement de feu sir Horace Archambault. M<sup>e</sup> Albert de Lorimier succède au juge Lamothe à la Cour Supérieure à Montréal; M<sup>e</sup> J.-E. Martin, au juge Trenholme à la Cour du Banc du Roi; et M<sup>e</sup> L.-J. Loranger, à feu le juge Dugas, pour le district de Joliette.

—Une chaire de pédagogie sera créée à l'Université Laval à Montréal. Cette chaire fera partie de la Faculté des Arts.

—Ainsi qu'à Winnipeg, Montréal, Hamilton et Sainte-Catherine dans l'Ontario, le bolchévisme montre la tête à Toronto, où l'on déniché une société russe dite *Groupe de bolchévicks sociaux-démocrates*, ou encore *Groupe d'anarchistes sociaux-démocrates*...

—Arrivée à Montréal du nouveau consul général de France au Canada, M. Henri Ponsot.

—Mort de M. Cyprien Doris, depuis 1897 député de Napierville à la Législature de Québec.

## ETATS-UNIS

—Mort de S. E. le Cardinal Farley, archevêque de New-York. S. E. le Cardinal Farley était né en Irlande, le 20 avril 1842. Il avait été ordonné prêtre en 1870, à Rome, d'où il revint aux Etats-Unis. Il

fut nommé en 1891 vicaire général de l'archidiocèse de New-York, puis évêque auxiliaire, en 1895. Il était archevêque de ce siège depuis 1902. Il reçut la pourpre au Consistoire de 1911.

—Mort de S. G. Mgr Chatard, évêque d'Indianapolis. Mgr Chatard était né à Baltimore. Il fut ordonné prêtre à Rome, en 1862. Il fut longtemps à la tête du Collège Américain à Rome. L'évêque coadjuteur d'Indianapolis était, depuis 1892, Mgr Joseph Chartrand.

—On publie à Washington toute une série de documents officiels confirmant l'existence de la conjuration germano-bolchévick. Il est prouvé par ces textes que l'Allemagne s'est fait aider par les révolutionnaires russes, aujourd'hui maîtres de la Russie, dans le fonctionnement de son système d'espionnage, de défaitisme et de sabotage dans les pays alliés, et notamment aux Etats-Unis et au Canada. Elle a fait ses agents de ces révolutionnaires, qu'elle a pu adjoindre ainsi à ses propres espions et occuper à la dissociation intérieure des pays contre lesquels elle était rangée en bataille. Ainsi beaucoup de faits se trouvent expliqués, par exemple, la trahison contre la Roumanie, la situation russe, le sabotage des usines aux Etats-Unis, l'existence de clubs bolchéviks au Canada. Il est donc rigoureusement vrai de dire qu'en faisant la guerre à l'Allemagne, nous ne sommes pas ligüés seulement contre le germanisme intellectuel et militaire, mais encore contre le plus formidable système de mensonge, de tricherie et de déloyauté que l'histoire ait connu!

—La Chambre des Représentants à Washington sanctionne à l'unanimité le bill des impôts de guerre en vertu duquel il sera prélevé environ \$8,182,000,000. L'Oncle Sam obtiendra facilement les 24 milliards que vont nécessiter les immenses préparatifs de la présente année de guerre. Evidemment, les Etats-Unis font vite, mais bien!

—On saisit onze navires de l'American Transatlantic Company, qui était soutenue par la finance allemande. La chasse aux embochés se continue. Après Debs, qui est condamné à 10 ans de travaux forcés, un nommé Léo Kreutzinger est inculpé d'avoir violé la loi contre l'espionnage.

—M. John-W. Davis, solliciteur général, ancien gouverneur de la Virginie occidentale, est nommé ambassadeur des Etats-Unis à Londres, en remplacement de M. Walter Page.

—Mort de M. Jem Iverson Westengard, professeur de droit international à Harvard, depuis 1911 membre du tribunal d'arbitrage de la Haye.

## ANGLETERRE

—La conférence ouvrière interalliée et socialiste convoquée à Londres à la demande du président de la Fédération Américaine du Travail, Samuel Gompers, et à laquelle assistait Kerensky, s'est prononcée unani-

mement en faveur des quatorze propositions du président Wilson. Elle s'est déclarée opposée au maintien du traité de Brest-Litowsk, disant qu'il faut refuser toute proposition de paix qui ne rétablira pas la complète indépendance du peuple russe. C'est autant un triomphe pour M. Gompers que pour le président Wilson.

—Grosse grève, à demi réglée, des tisserands de l'Yorkshire et du Lancashire, englobant 20,000 ouvriers.

—Arrivée de M. Newton-D. Baker, ministre de la guerre américain, venant de Paris.

## FRANCE

—La Chambre des députés, par 467 voix contre 4, vote un crédit de 12 milliards 200 millions de francs pour les dépenses militaires et les dépenses civiles extraordinaires du dernier trimestre de 1918. Elle décide, par 382 voix contre 6, l'émission d'un nouvel emprunt pour une somme illimitée au taux de 4 p.c., remboursable dans vingt-cinq ans. Les porteurs de bons russes, mis à pied du fait de la répudiation de sa dette par la Russie tombée en quenouille germanobolchévik, pourront échanger ces titres contre des bons du trésor français jusqu'à concurrence de la moitié de la souscription, l'Etat français faisant bien d'escompter, pour rentrer dans cette avance, sur la victoire et ses fruits nécessaires. Le Sénat a accepté l'émission par 220 voix contre une.

Tout de même, quel effort colossal que celui de la France, et combien les nations qu'elle a protégées et aidées à s'armer comme elle l'a fait, lui devront de reconnaissance!

—Le gouvernement vient de distribuer un Livre Jaune sur l'alliance franco-russe. Les documents publiés couvrent la période 1890-1912.

—Arrivée de M. Vittorio Orlando, premier ministre italien.

## CHEZ NOS ENNEMIS

—La France, par l'organe de son premier ministre M. Clémenceau, la Grande-Bretagne, par celui de son secrétaire aux Affaires étrangères M. Balfour, les Etats-Unis, par la voix de leur secrétaire à la Guerre M. Lansing, déclarent qu'ils n'accepteront point les propositions autrichiennes touchant la paix.

M. Lansing est l'un des premiers, sinon le premier, à s'inscrire contre la note austro-hongroise. Peu après sa réponse au ministre de Suède, le secrétaire a publié une déclaration officielle disant que les Etats ont souvent et en toute franchise exposé leurs conditions et que, par conséquent, ils ne peuvent ni ne veulent discuter aucune proposition en vue d'une conférence touchant une question sur laquelle ils se sont déjà clairement expliqués. Le ministre de Suède à Washington est M. W.-A.-F. Ekengren.

M. Balfour a déclaré : *"Il y a quelque chose de cynique dans la proposition autrichienne, venant seulement quelques heures après le discours du vice-chancelier von Payer (touchant la Belgique). Je ne peux pas croire que ce soit le désir de l'ennemi d'en arriver à une entente qui serait acceptable pour nous."* Il a ajouté que ces propositions de l'Autriche ne pourraient ni amener la paix ni diviser les jeux.

Dans un vibrant discours au Sénat, M. Clémenceau a prononcé :

*"La France veut avoir l'honneur d'exprimer sa gratitude aux splendides soldats de l'Entente, dont les efforts sont à la veille de libérer ses populations du joug des barbares."*

Parlant des atrocités allemandes, il a déclaré : *"Il n'y aura pas de victoire tant que de pareils criminels n'auront pas tout payé !"*

Il a dit aussi :

*"Un changement de fortune a obligé les armées du Kaiser à reculer devant les peuples qui ont la conscience libre. Que veulent nos ennemis et que devons-nous faire? Nous devons continuer à nous battre jusqu'au moment où l'ennemi pourra comprendre qu'il ne peut y avoir de compromis entre le crime et le droit."*

*"J'ai entendu dire qu'on ne pouvait pas avoir la paix par une décision militaire. Ce n'est pas ce que l'Allemagne a dit quand elle a déchaîné cette guerre avec toutes ces horreurs. Par conséquent, que la guerre soit soit comme l'Allemagne l'a voulue et comme l'Allemagne l'a faite."*

*"Nous ne cherchons la paix qu'à la condition que les générations futures n'aient pas à souffrir des abominations du passé."*

*"En avant donc ? braves soldats de l'Entente ! en avant vers la libération des peuples du dernier joug de la force brutale ! En avant vers la victoire ! Toute la France et toute l'humanité qui pense est avec vous !"*

Les sénateurs ont faits une ovation au premier ministre.

Pareillement, une rumeur venant d'Allemagne et insinuant que l'Italie était à négocier, a été démentie catégoriquement.

Le gouvernement belge a également refusé l'offre de paix séparée allemande, pour les raisons que nous avons nommément développées à notre dernière chronique. Un point mérite d'être rappelé. Maintenant que l'envahisseur a détruit l'industrie belge, la continuation des traités commerciaux assurerait aux Allemands une emprise économique sur le pays. Le ministre des Affaires étrangères belge a déclaré notamment :

*"Les conditions de paix jusqu'ici proposées rendent stériles toutes les déclarations qui tendent à reconnaître l'indépendance de la Belgique. Elles ne peuvent servir de base à une discussion sérieuse. Le gouvernement belge a formulé son programme dans la note qu'il a adressé au Pape le 24 décembre dernier, et qui fut publiée en janvier, comme tous les gouvernements alliés le*

savent et le gouvernement belge est fermement déterminé à maintenir ce programme au complet."

—D'autre part, après réunion des partis qui forment la majorité au Reichstag, présidée par le chancelier, et voyant que les Alliés refusaient l'offre autrichienne, l'Allemagne a répondu à l'Autriche vendredi, qu'elle acceptait ses propositions.

—De plus, il est maintenant affirmé que l'Allemagne n'a pris aucune part à la rédaction de la note autrichienne, et le baron Burian déclare qu'il a tenté cette démarche tout seul, "comme de raison non sans avoir informé nos alliés et sans être certain de leur approbation, en principe," parce que, d'une part, il fallait éviter que la proposition parût une offre de paix des empires centraux, et de l'autre, parce que la proposition devait être adressée à tous les belligérants.

Evidemment, l'Autriche s'aperçoit que la guerre allemande a joliment compromis sa cause?

—La situation alimentaire n'est pas gaie dans les empires du centre. Les socialistes allemands incriminent l'administration, et le chancelier von Hertling leur répond qu'il est impuissant, à cause du manque de la main-d'œuvre agricole et des denrées alimentaires elles-mêmes. Quant à la production des armes, la gêne est telle, qu'on doit jeter au creuset, après les cloches des églises, les bronzes historiques, y compris ceux des empereurs germano-autrichiens.

—La Bosnie, l'Herzégovine et la Croatie vont former un gouvernement uni sous la direction du Comte Tisza, pour l'empire austro-hongrois.

## RUSSIE

—Le gouvernement bolchévik aurait enfin ordonné aux officiels alliés de quitter la Russie sans délai. D'autre source, on apprend qu'un nouveau groupe de 500 réfugiés serait rendu à Haparanda, en Scandinavie: il s'y trouve, dit-on, environ 60 civils américains et britanniques, ainsi que 400 soldats et officiers italiens.

—Tchitchérin, le ministre bolchévik des Affaires étrangères, a répondu à la protestation des neutres en disant que le massacre des bourgeois russes ne les regarde pas ! Et les exécutions continuent. Pendant les derniers jours finissant au 17, 812 personnes ont payé de leur tête à Pétrograd et 400 autres attendaient un simulacre de procès. On annonce que 10,000 officiers sont emprisonnés dans la capitale russe. Le général Soukhomlinoff, ancien ministre de la Guerre, de 1909 à 1914, a été passé en cour martiale le 8 courant et exécuté tout de suite. Il avait été condamné, le 26 septembre 1917, aux travaux forcés pour la vie. Marian et Josept Lutoslavski, deux Polonais en vue, ont été exécutés à Moscou, sous l'inculpation d'avoir pris part à la révolution contre les bolchéviks. En Russie, on accuse l'Allemagne d'avoir suggéré elle-même et comploté l'anéantissement de la classe dirigeante et intellectuelle russe. Les sujets alliés sont

loin d'être en sécurité. Les dépêches disent encore qu'il en a été massacré dans les rues de Pétrograd, à la suite d'une réunion d'inspiration allemande au cours de laquelle on a voté la guerre contre les Alliés, l'arrestation de leurs sujets avec la confiscation de leurs propriétés. Quant à l'impératrice et aux princesses impériales, on annonce maintenant qu'elles auraient été brûlées vives dans une maison barricadée, mais il ne semble pas que la nouvelle de ce crime soit encore officielle.

—Après Lénine, c'est au tour de Trotzky. On annonce que le ministre bolchévik de la Guerre a été l'objet d'une tentative d'assassinat. Un soldat aurait tiré sur lui à Koursk, mais sans l'atteindre.

—Une note de Lénine annonce que le gouvernement bolchévik est prêt à appeler d'autres gouvernements,—c'est-à-dire l'Allemagne—au secours des armées bolchéviks contre les Tchéco-Slovaques. En effet, ceux-ci, appuyés par les troupes alliées, continuent à tenir bon et même à gagner du terrain. Les Polonais qui se trouvent à Harbin et dans toute la Sibérie leur prêteraient main-forte. On porte à 100,000 hommes l'armée de renfort qui se joindrait de la sorte aux forces alliées.

## AILLEURS

—Démission du cabinet Teranchi à Tokio.

—La Roumanie donne du fil à retordre à l'opresseur allemand. Le docteur Solf, secrétaire d'Etat allemand aux Colonies, a reçu ordre de se rendre à Bucarest, et le général Mackensen est aussi retourné en Roumanie. D'autre source, on apprend que le prince héritier roumain aurait quitté le pays.

—Londres et Washington ont offert leur médiation en vue de réconcilier les factions du nord et du sud en Chine.

—Mort du prince Eric, duc de Vestmanland, le plus jeune des fils du roi Gustave de Suède.

—Menace de révolution au Portugal. Le gouvernement met la main sur les chemins de fer, les téléphones, les téléphones et les stations maritimes.

## PENSÉES

Prenons en patience et en indifférence tout ce qui passe dans l'attente d'un beau temps éternel, où nous arriverons par la pluie et l'orage, aussi bien que par le soleil le plus doux.

LOUIS VEUILLOT

\* \* \*

Le sentiment de la fausseté des plaisirs présents, et l'ignorance de la vanité des plaisirs absents causent l'inconstance.

PASCAL



## UNE SEMAINE DE GUERRE



UNE activité victorieuse se manifeste de plus en plus sur l'immense front de bataille qui s'étend depuis les rives occidentales de la France jusqu'au désert de l'Arabie.

Depuis que l'unité de commandement a permis au maréchal Foch de coordonner l'action militaire et de rassembler dans ses mains toutes les initiatives jusqu'alors disséminées parmi les chefs de chaque groupe d'armées, l'ennemi ne connaît ni trêve ni repos. A compter du 8 juillet, les armées allemandes en retraite sur tous les fronts, ont été victorieusement harcelées sur chaque théâtre de la guerre. Sitôt qu'une offensive a produit son effet et atteint son objectif, c'est sur un autre point que se produit l'attaque.

Depuis la Marne et la Vesle, c'est la Somme puis la Scarpe. C'est la bataille menée tambour battant sur toute la ligne occidentale. Villes et villages reviennent à nos mains ; les prisonniers affluent dans les retraites de l'arrière et nos troupes tournent contre l'adversaire les canons pris sur le lieu du combat. Chaque coup de boutoir sur une partie de l'organisme ennemi est immédiatement suivi d'un second aussi violent et aussi effectif.

La coopération des différentes armées est parfaite. Français, anglais, américains et italiens; coloniaux et slovaques; troupes noires et troupes blanches, toute cette masse se porte aux endroits indiqués par le haut commandement, frappant deci-delà avec l'ensemble et le succès qui n'ont cessé, depuis plus de deux mois d'accompagner nos armes.

Nous n'avons pas plutôt fait reculer l'ennemi au nord, en arrière de la fameuse ligne de Hindenburg, que nos alliés américains attaquent sur la Moselle et remportent la grande victoire de Saint-Mihiel, débuts glorieux de la jeune armée d'outremer. Le général Pershing aperçoit les ramparts de Metz et son artillerie a commencé à bombarder cette forteresse.

Depuis 1914 jusqu'à la semaine dernière, les allemands qui occupaient la Lorraine dès le commencement des hostilités tenaient sous leur feu une partie de la grande voie ferrée desservant directement Verdun par Nancy, de même qu'en 1916, ils couvraient la branche de Châlons à Verdun. En avril dernier ils coupaient la ligne Paris-Amiens et en mai celle de Château-Thierry. De juillet à septembre de cette année, toutes ces lignes de chemin de fer ont été délivrées et la communication directe a pu être reprise.

Non seulement la tactique du maréchal Foch a permis cette libération, mais en même temps, elle rend possible l'approche par nos lignes d'attaque, de la grande voie latérale allemande qui dessert partie du front occidental de l'ennemi allant de Metz à Lille,

par Conflans, Longuyen, Sedan, Mézières et Valenciennes.

La victoire américaine ne donne pas encore action facile et possible sur cette ligne mais encore quelques progrès et elle sera sous le feu des canons alliés. C'est pourquoi les allemands la défendent avec tant d'acharnement.

Toutefois, ce n'est pas seulement la communication par chemin de fer dont la conservation rend nos adversaires de plus en plus nerveux. La ligne d'où ils partirent en mars dernier avec leurs trois objectifs d'Amiens, Château-Thierry et Reims est violemment attaquée, chaque jour, par les britanniques au nord, les français au centre et les américains à l'est.

C'est toujours Douai, Cambrai, Saint-Quentin, La Fère et Laon qui sont les points d'attache de la ligne de défense allemande, et contre ces divers points la lutte est ardente et d'une fiévreuse activité.

L'avance est lente, mais il faut s'y attendre car depuis bien longtemps cette partie du champ de bataille a été fortifiée à outrance pour devenir un abri de tout repos au cours de l'hiver qui s'en vient, si elle n'est pas définitivement percée avant l'arrivée de la mauvaise saison.

C'est en vérité une série, quasi non-interrompue, de véritables forteresses souterraines, bétonnées et pourvues de tous les engins de défense que peut imaginer l'ingénuité de nos adversaires. Seules des armées rompues à l'attaque par des années de combat et de lutte, peuvent la réduire et l'occuper.

Saint-Quentin et LaFère sont presque complètement entourées; l'attaque de front coûterait cher et le maréchal est soucieux de la vie de ses hommes. Il ne veut pas sacrifier des vies si précieuses.

Sous la pression britannique, les allemands ont évacué sur le territoire belge la partie civile de la population de Cambrai. La ville de Douai est partiellement livrée aux flammes. C'est l'indication d'une retraite probable et à courte échéance de l'ennemi, car il ne laisse rien de bon après son départ s'il n'est pas pris par surprise comme il le fut à Saint-Mihiel.

Les armées franco-anglaises font face à celles du prince de Bavière au nord; au centre les français sous le général Fayolle assisté de Mangin et Debeney, coopèrent avec les britanniques et taillent des croupières aux troupes commandées par Von Boehm.

Le brillant général Mangin a la lourde tâche de contourner le massif de Saint-Gobain, reprendre le Chemin des Dames, qu'une conspiration de l'arrière nous fit perdre, et fracasser la charnière de la défense allemande à Laon.

Gouraud tient toujours le secteur de Reims con-



tre le prince héritier en vacances pour une tournée de pacifisme. Le front de Verdun jusqu'à la frontière suisse est tenu par Von Gallwitz et le prince de Wurtemberg. C'est ici, sur la Moselle, qu'est l'armée de Pershing tandis qu'à sa droite est celle de Castelnau, le vainqueur du Grand-Couronné en 1914.

On estime que les Allemands ont en tout 204 divisions dont 114 en ligne de bataille, 13 en réserve de repos et 71 en reformation à l'arrière.

Des 114, le prince de Bavière, Von Boehm et le prince héritier en ont chacun 32, Von Gallwitz 12 et le prince de Wurtemberg 16. Chaque division compte à peu près de 12,500 à 15,000 hommes. C'est donc de 1,500,000 à 1,700,000 sur la ligne principale; 200,000 en réserve et un peu plus d'un million à l'arrière, en tout près de trois millions d'hommes.

Nous ne connaissons pas le chiffre exact des armées franco-britanniques mais en ajoutant aux chiffres estimatifs le total de près de deux millions d'américains rendus en France nous sommes assurés de la supériorité numérique. D'après des données approximatives mais assez sûres, il appert que contre 72 divisions de réserve massées par l'ennemi en arrière de ses lignes d'attaque en mars dernier, Ludendorf n'en a plus maintenant que 13 dans la même position et que ses pertes depuis la même époque se chiffrent par 600,000 hommes.

Ce qui est le plus embarrassant pour le grand état-major allemand c'est que, ayant perdu l'initiative, il ne peut plus grouper ses réserves comme il le fit en mars, mais il est obligé de les émietter, car il ne sait plus d'où lui viendra le prochain coup.

Sera-ce en Lorraine ? Tout semble l'indiquer. Deux objectifs bien importants s'offrent à l'entraîn et à la fougue des américains. Le premier est l'importante cité de Metz, le second d'une valeur plus grande encore du point de vue économique et militaire, c'est la possession du bassin minier de Briey.

Comme Thionville qui est en territoire allemand, à 18 milles au nord de la cité messine, Briey est le centre d'un grand district producteur de minéral de fer. Lors du traité de Francfort en 1871, le district de Thionville fut coupé en deux et les allemands s'en réservèrent l'exploitation. Briey ne fut découvert que plus tard et depuis l'Allemagne, l'ayant temporairement conquis, en a tiré une bonne partie de sa matière première. Le conserver est une question de la plus haute importance. On peut mieux en juger si l'on constate que les districts de Thionville et de Briey représentant un rendement global de 40 millions de tonnes, de minéral par an. C'est à la possession du bassin de Briey que les allemands doivent, dit-on, leurs moyens de continuation de la guerre et elle leur est devenue de plus en plus indispensable.

Lens et ses houilles, Briey et son minéral voilà sûrement deux fameux objectifs. Il est donc raisonnable de supposer que tôt ou tard, une attaque s'im-

posera dans la direction de ce territoire si important au point de vue du ravitaillement de l'ennemi.

Quant à une attaque sur Metz, la question est plus sérieuse au point de vue de l'exécution et du résultat. Politiquement parlant tous les regards sont fixés de ce côté. L'unique avantage matériel que peut retirer la France de ses sacrifices de toute nature, c'est la restitution de l'Alsace-Lorraine. Or, Metz en est la clef.

Bazaine y commandait en 1870 une armée de 200,000 hommes. MacMahon qui avait reformé ses troupes à Chalons, se préparait à se replier sur Paris quand il reçut l'ordre de se porter au secours de Bazaine. Le 27 août les armées allemandes l'atteignirent à Beaumont et après de nombreux engagements, cerné de tous côtés il dut capituler avec toute son armée de 90,000 hommes dont 40 généraux et 4,000 officiers de tous grades, le 27 septembre Strasbourg, bravement défendue par le général Urich tomba au pouvoir de l'ennemi et le 28 octobre Metz ouvrit ses portes à l'assiégeant.

C'est en Lorraine qu'au début de la présente guerre eut lieu le premier mouvement offensif français. Le 14 août, Castelnau prit l'initiative et le 19 il était à Sarrebourg et Château-Salins à 30 et 15 milles respectivement au sud-est de Metz. Le lendemain il dut retraiter sur Nancy. Aujourd'hui le général Castelnau occupe ses positions d'il y a quatre ans. Quand le temps sera arrivé il repassera la Seille et marchera sur Metz.

Ce ne sera pas une mince besogne.

La ville est bastionnée par une ceinture de 22 forts (13 extérieurs et 9 intérieurs) avec des ouvrages avancés fortement outillés. Les principaux forts sont construits depuis 1899 à un peu plus de quatre milles de l'enceinte de la ville. Le diamètre du cercle de protection décrit autour de la forteresse est de 18 milles. C'est probablement de l'air que viendra la plus forte attaque initiale.

Le maréchal Foch disait mardi à une réunion de correspondants de guerre : "L'ennemi est ébranlé mais tient encore. Vous ne devez pas croire que nous allons parvenir au Rhin immédiatement. Nous avons dépassé les sommets et nous descendons maintenant la colline. Si en descendant nous gagnons de la vitesse comme une boule qui roule, tant mieux."

Nous disions plus haut que le maréchal ne laisse aucun repos à ses adversaires. Les nouvelles de Palestine et de Macédoine, jettent pour l'instant dans l'ombre les opérations sur le front occidental. On annonçait la semaine dernière l'arrivée de contingents bulgares pour renforcer l'armée allemande. Pour montrer au tzar Ferdinand qu'il lui serait plus profitable de garder ses soldats pour la défense de son territoire les alliés ont lancé sur la Bulgarie la section franco-serbe de l'armée de Salonique avec la collaboration des anglais et des grecs à l'est et des italiens en Albanie.

Sur un front de 100 milles du nord de Monastir au lac Doiran nos troupes ont mis en déroute l'armée bulgare l'ont coupée en deux tronçons, pris la ville de Prilep et mis nos ennemis dans une situation pleine de périls.

Voilà la Bulgarie occupée pour un temps. Ce sera peut-être pour elle le commencement de la fin.

En Palestine, le général anglais Allenby a virtuellement détruit les deux armées turques opérant dans la région. Il a fait plus de 30,000 prisonniers, pris un grand nombre de canons et la poursuite des Ottomans ne s'est pas encore ralentie.

Voilà un autre coup donné aux ambitions d'Enver Pasha et à sa collaboration effective avec l'Allemagne.

En Russie la bête bolcheviste a des soubresauts désespérés qui indiquent la dissolution finale. Nos troupes avancent toujours dans la région mourmane et en Sibérie les Tchéco-Slovaques aidés des japonais et des anglo-américains continuent leur marche en avant.

Les conditions intérieures ne s'améliorent pas en Allemagne. La retraite continue sur le front occidental, les succès des alliés en Orient rendent la population nerveuse. L'offensive de paix se continue mais sans grande chance de succès.

Notons en passant la promotion du Colonel Tremblay au poste de brigadier général et au commandement d'une division. Le major Chassé le remplace à la tête du 22ème.

L'Eglise américaine vient de faire deux pertes sérieuses. Le cardinal Farley de New-York et l'Archevêque Ireland de St-Paul sont décédés au cours de la semaine qui vient de s'écouler.

Le 26 septembre 1918.

A. GOBEIL.

## LE GENERAL MANGIN

**A**PRES Foch et Pétain, saluons leur glorieux collaborateur, leur compagnon de lutte et de victoire, le général Mangin.

L'Armée coloniale, qui dessine son portrait, discerne toute sa race, tous les siens qui passent en éclair sur ce mâle visage :

"On connaît cette lignée, compatriote de Jehanne la bonne Lorraine, historiquement née à regarder face à face l'Allemand, Boche en puissance, par dessus le Rhin, de ses yeux fiers hérités d'un arrière grand-mère polonaise, veuve dans la cour du bon roi Stanislas Leczynski. Voisinage fait pour tenir les esprits aux aguets et les muscles tendus. Quelle famille de nos départements lorrains n'eut depuis un siècle, à chaque

génération, son foyer talonné de lourdes bottes prussiennes, ses meubles déménagés par droit de conquête, voire brûlée, dévastée la maison des ancêtres? Mais quelle haine aussi, capital sans cesse accru d'équitable vengeance, s'est amassée là-bas, dans les cœurs! Source vive où la dynastie des Mangin a trempé et puisé cette énergie héréditaire qui est sa caractéristique."

Petit-fils d'un procureur général sous la Restauration, Mangin avait trois frères, dont un seul survit: Eugène, aspirant de tirailleurs sénégalais, et qui, en temps de paix, porte l'habit des Pères Blancs. L'aîné, Henri, capitaine, fut tué à vingt-sept ans, au Tonkin; l'autre Georges tué en Mauritanie, à trente-cinq ans, a laissé dans l'infanterie de marine une trace ineffaçable. Après s'être couvert de gloire au siège de Sikasso il fut de ceux qui assurèrent notre pénétration dans la région boisée sud-soudanaise:

"Du haut d'une roche à pic, près Man, s'étant en tête de la colonne hissé à force du poignet le long d'une corde, Georges Mangin tomba frappé de cinq coups de feu à bout portant. Trois, en bonne justice, méritaient d'être mortels. Point. Faute de médecin présent, il en réchappa. Il n'avait pas, à défaut de l'autre, volé la croix que lui valurent ces premières années de prouesses. A celle-là, succédèrent les autres, dans ces régions, alors perdues du Tchad. La lutte contre Rabah, la déroute de son fils Fad-el-Allah, jours d'héroïsme qui valurent au jeune capitaine, à trente ans, sa rosette. C'était la plus jeune de France. Ces débuts si lourds de promesses furent fauchés en Mauritanie, en ce drame de Talmeust, où incroyant du danger, Georges Mangin trouva la mort en 1907."

Le général Charles Mangin, vainqueur en 1915 à Neuville-Saint-Vaast, en 1916 à Verdun, en 1917 au Chemin-des-Dames, en 1918, à Courcelles et près de Soissons, continue magnifiquement la tradition de sa lignée. Faut-il rappeler ses états de service avant la guerre?

"Colonnes du Haut-Fleuve, sous les ordres d'un autre illustre grand chef colonial, Archinard; charges épiques en tête d'un escadron de spahis — les spahis Mangin — demeuré légendaire en pays noir: Djerna, Diéna, journées sanglantes. Au retour, notre lieutenant, décoré comme il sied, en était déjà à sa cinquième blessure. Après ce sont les longues errances de l'Atlantique à L'Océan Indien, comme commandant la compagnie d'escorte de la mission Marchand. Puis, l'Ecole de guerre, les hauts grades, les états-majors et les campagnes, les plus dures de toutes peut-être par leurs embûches, où il découvre, met sur pied, pousse ses troupes noires dont il est l'âme... Puis, au Maroc, il prouve par l'exemple, délivre à Marrakech les Européens menacés, assure la paix à l'Est par sa belle campagne du Tadla."

Et depuis... Mais pas un Français qui ne connaisse cette magnifique carrière.

L'Action française.



## Pourquoi vous devez employer nos Bardeaux d'Amiante

PARCE qu'ils constituent un placement d'une nature permanente.

PARCE qu'ils sont entièrement à l'épreuve du feu, de la gelée et des autres éléments.

PARCE qu'ils coûtent meilleur marché que la tôle, qu'ils ne nécessitent pas de réparation, qu'ils n'ont jamais besoin de peinture.

PARCE qu'ils s'améliorent en vieillissant.

PARCE qu'ils sont INDESTRUCTIBLES



Avant de faire le choix d'une couverture, demandez nos Catalogues et nos Echantillons.

### La Cie Manufacturière d'Amiante

78, rue St-Pierre, - Québec.

TÉLÉPHONES { LEVIS - - 46  
                  { QUÉBEC 6207

# JOS. GOSSELIN, LTÉE

ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX  
— ET INGÉNIEURS —

Construction d'Eglises, de Couvents, d'Edifices de tous genres

SIEGE SOCIAL:  
55, RUE ST-GEORGES,  
LEVIS, P. Q.

SUCCURSALE:  
85, RUE DALHOUSIE  
QUÉBEC, P. Q.

## *La Vie Canadienne*

est en vente dans les principaux dépôts de journaux du Canada, particulièrement à Québec et à Montréal, au prix de 10 cents le numéro. Le prix d'abonnement est de quatre piastres par an avec prix de faveur, trois piastres, pour le clergé, les instituteurs et les étudiants.

ADRESSEZ :

LA VIE CANADIENNE

30, RUE DE LA FABRIQUE, QUÉBEC.